

EVIT EUR SANTEZIK

Santez, savet em eus ann Ilis-ze 'vidoc'h,
Pell braz diouz an dud fall, — me garfe ve pelloc'h!

War ann aoter gwenn-kann, Santez, c'houi zo laket,
Koulskoude en Ilis hoc'h unan ne d-oc'h ket.

Ha d'ho kwelet, Santez, steredennuz e kreiz,
Mont a rann da bidi evel eunn den a feiz.

Me a gas enn ho raok, peb mintin, a vriad,
Va sonjou garantez evel bleuniou c'houez vad.

Mar gwelet war n'ezho lugerni perlez gliz,
Va daelou poaniuz eo, Santezik va Ilis.

POUR UNE PETITE SAINTE

Sainte, j'ai bâti cette église-là pour vous — Très loin des hommes méchants ; je voudrais qu'elle fût plus loin !

Sur l'autel tout blanc, Sainte, vous êtes placée ; — Mais dans la petite église vous n'êtes pas seule.

Et pour vous voir, Sainte, étincelante au milieu, — Je viens prier comme un homme de foi.

J'apporte devant vous, chaque matin, à brassée, — Mes pensées d'amour comme des fleurs de bonne odeur.

Si vous voyez sur elles briller des perles de rosée, — Ce sont mes larmes douloureuses, petite Sainte de mon église.

Va daelou o karet va Santezik re Huel,
 Va daelou o velet ann envou a zo pell !

Ar Zantezed avad, da barea 'n anken,
 N'ouzont ket komz ouz omp, ha n'hor c'harint biken !

Koulskoude selaouit va c'hanaouenn atao ;
 Hogen he man a gan, Santez, enkrezet eo.

Ar paour ne ra nemet, o larout melodi,
 Hirvoudi leac'h kana ha gwela leac'h pidi.

Hag enn Ilis vihan, netra d'ezhan na fell
 Nemet ho enori, Santez, bete mervel.

Neuze, goude mervel, Kristenien mignouned,
 Deuit da doulla he vez, tost d'ar Santez karet.

Ha digorit he gorf, pa zonno 'r c'hleier truez ;
 Da gan ar veleien, tennit he galoun kez.

Mes larmes à aimer ma petite Sainte trop haut, — Mes larmes
 à voir que les cieux sont trop loin.

Mais les Saintes, pour guérir la peine, — Ne savent pas nous
 parler et n'aimeront jamais.

Cependant écoutez mon cantique toujours ; — Mais celui qui le
 chante, Sainte, est affligé.

Le pauvre ne sait rien, en disant l'éloge, — Que gémir au lieu
 de chanter et pleurer au lieu de prier.

Et dans la petite église, il ne veut rien — Que vous honorer,
 Sainte, jusqu'à sa mort.

Alors, après sa mort, chrétiens amis, — Venez creuser sa tombe,
 auprès de la Sainte aimée.

Et ouvrez son corps, quand sonneront les cloches de compassion ;
 — Au chant des prêtres, prenez son pauvre cœur.

Ha lakit anezhan, e leac'h ar c'hleuzeur ru,
O skuilla he c'houlou a dreuz d'ann Ilis du.

Ha mar d'ema staget, Santezik, gant teir bleo,
Teir bleo melen d'ehoc'h, bransigell' a raio.

Bransigell' a raio, skany evel eul labous,
Da stoui gant madelez ar Santezik, he zous.

Hag ar galoun maro, beo dre he garantez,
Lugernuz ra vezò bepred war ar Santez.

Santez, savet em eus ar sonik-ze 'vidoc'h !
Kanit va rimou fall, kerkent teufont gwelloc'h.

LOEIZ KERSILINN.

Et mettez-le, à la place de la lampe rouge, — Répandant sa lumière à travers l'église noire.

Et s'il est suspendu, petite Sainte, avec trois cheveux, — Trois de vos cheveux blonds, il se mettra à se balancer.

Il se mettra à se balancer, léger comme un oiseau, — Pour saluer avec gentillesse la petite Sainte, sa douce.

Et le cœur mort, vivant par son amour, — Resplendira toujours sur la Sainte.

Sainte, j'ai levé cette petite sône pour vous; — Chantez mes mauvais vers, aussitôt ils deviendront meilleurs.

LOUIS TIERCELIN.

KIMIAD

Kaer am euz, va mignon, essât 'n em gonforti,
Pell diouzoc'h n'am euz ken 'med nec'h ha melkoni.
Na perag hon euz-ni kement en em garet
Mar oa red d'imp, eun deiz, beza dispartiet ?
Ho limaj ken karet zo moulet em c'halon,
Hag en deiz hag en noz her guelan dirazon.
Evit en em ankouât, eun tammik, ém zourmant
Ha'vit gallout distroi diouzin an nec'hamant,
Me gân hag a ziskân, me dro hag a zistro,
Mes em génou bepret e kavan ho hano !
Hano kaer ma mignon ! o hano douz meurbed,
Na perak n'am euz ket liou ha pleûn alaouret ?
Da skriva raffen-me dirag ma daoulagad
Gant lizerennou braz, er mod skler hag anat
Evit diskon d'an holl am euz bet da garet,
Da garet a galon ha da garin bepret !

ADIEU

Que d'efforts pour me consoler, mais loin de toi, cher ami, je n'éprouve que chagrin et tristesse ! ah ! pourquoi nous sommes-nous tant aimés, si nous devions ainsi nous voir séparés ? — Ton image reste gravée dans mon cœur ; je la vois, nuit et jour, présente à ma pensée. Afin d'oublier ma peine et me distraire de mon chagrin, je chante, je chante encore, je vais de tous côtés, et sur mes lèvres, comme en ma pensée, je retrouve toujours ton nom. Beau nom de mon ami ! ô nom si doux, que n'ai-je plume et encre dorées pour t'écrire en belles et grandes lettres, et faire connaître à tous combien je t'ai aimé de cœur, combien je t'aimerai toujours. ,

An neb n'euz ket karet, eur wech en é vue,
 Ne oar ket anezan langaj ar garante :
 Her gouzout a ran-me guir langaj ar galon,
 Pa 'n em gavan tollet ken pell deuz ma mignon.
 Karout a zo ken douz, ken konfortuz d'an den !
 Neb ne gar ne gavo war é hent 'med anken.
 Ar lezen zo douget : Ar c'halonou zo gret
 Evit en em zouten assamez unanet.
 Oh ! ià, me her goar mad ; abaoué pemzek vloa
 O karout ma mignon ne gaven nemed joa ;
 Hor c'halon a viskoaz a dollè memez tan,
 Krenvoc'h en em zantemp pa oamp daou en-unan.

O pebeuz chanjemant zo c'hoarvet em buez !
 Na welan dirazon nemed tristidigez :
 Beteg-hen am euz bet mignoned em c'hichen,
 Ha setu 'maint kollet, kollet int da viken ;
 là, kollet da viken, — kollet eo 'vid on-me
 Ar person ken zantel am euz karet ive ;
 Kollet eo ar mevel, an den-se ken fidel ;

Qui n'a point aimé, une fois en sa vie, ne comprend rien au langage de l'affection. Je le comprends, hélas ! ce vrai langage du cœur, maintenant que je suis jeté si loin de mon ami. Aimer est chose si douce, si réconfortante pour l'homme ! Celui qui n'aime point ne trouve que douleur sur son chemin. C'est une loi : les cœurs sont faits pour se soutenir par leur union. — Je le sais bien : depuis quinze ans que j'aime mon ami, je ne trouvais que joie en son affection ; nos cœurs brûlaient de la même flamme, et nous nous sentions plus forts étant deux en un seul.

Mais quel changement survenu en ma vie ! Devant moi je ne vois plus que tristesse. Jusqu'à ce jour j'ai eu des amis à mes côtés, et les voilà perdus, hélas ! à jamais. Oui, il est perdu pour toujours ce bon recteur que je vénérais d'un amour filial ; il est perdu ce servi-

Kollet an diou vatez, merc' hed fur ha zantel ;
 Kollet va mignoned ar yourc'h hag ar barrez,
 Biken mui evidon nemed nec'h em buez !

Mignon, ô ma mignon, na petra'm euz gret me
 Vit beza ken goaz-se kastizet gant Doue ?
 Ia, perak n'am euz ket bet awalc'h a iec' hed
 Evit beza pelloc'h en ho kichen dalc' het ?
 Karet am mize bet mervel kevret ganoc'h
 Ha goude ma maro kaout ma flas etal d'oc'h,
 Er memez bë hon daou monnet da repozi
 Evel an Autrou Dain hag an autreu Letty.

— Na penauz e komzaū ? — True, ô ma Zalver,
 Arozon hoc'h euz bet douget ar groaz pouner.
 Evit c'hoaz emoun bet hanter ré-evuruz ;
 N'eo ket pred d'in brema zantout ar bec'h poanniuz
 A zoug kement a dud er bed-men a zaëlou ?...
 — Mes hep d'oc'h, va mignon, hag hep ho pedennou,

teur si fidèle ; elles sont perdues ces servantes si sages et si pieuses ;
 ils sont perdus ces amis du bourg et de la campagne. Pour moi
 désormais que reste-t-il sinon une vie d'amertumes ?...

Ami, cher ami, qu'ai-je donc fait pour être si cruellement puni
 du ciel ? — Pourquoi n'ai-je donc pas assez de santé pour rester plus
 longtemps en ta charmante compagnie ? C'est près de toi que je
 voulais mourir et avoir ensuite ma tombe près de la tienne, afin que
 nous eussions reposé ensemble comme M. le Dain et M. Letty.

Mais quelles paroles m'échappent ? Pardon, mon divin Sauveur,
 vous avez porté avant moi une lourde croix. Jusqu'à ce jour je fus
 beaucoup trop heureux ; n'était-il pas temps que j'eusse mon far-
 deau de peines, ce fardeau que portent tant d'autres, meilleurs que
 moi, en cette vallée de larmes ?... — Mais sans toi, mon ami, et

Aoun am euz na vin ket 'vit kaout pasianted
Da zougen krenv ma bec'h, er mod emoun goasket.
Pedit 'ta 'vid on me, da vintin ha da noz,
Ma c'hellimp'n em gavout e gloar ar baradoz :
O veza'n em garet kement war an douar,
Ni vezoz c'hoaz en eñv daou vignon hep ho far.

A. G.

7 a viz du 1859.

sans les prières, je n'aurai, je le crains, ni la force ni la patience pour porter le faix qui m'accable. Priez donc pour moi, matin et soir, afin que nous puissions nous retrouver, un jour, dans la gloire céleste : Nous étant si bien aimés sur la terre, nous serons encore, là-haut, deux amis incomparables !

FLAVIA

— Mong tan ma c'harante pe chilaou ma hirvout ;
Re gaer, o Flavia, pe re gri 'vidoñ out ;
Ha pa n'alfez difenn d'as pennad bleo melen
Ruilhal a goummo aour, na d'as tal beañ gwenn
Ha zard da daoulagat, bopred e teus gallout
Miret oc'h da galon da veañ garv ganén.

— Te joñch d'id e c'haller gwaskañ war eur galon
Ma plego d'ar speret pa choazer eur mignon ?
Ar sord flam 'vel ma kar a deu hag a ia kouit.
D'id e lemel ma feuc'h evel 'm euz gret ganit ;
Ha ma na zañtañ ket, mesaer, da drubuilh don,
Piv zo kôz, pa n'out ket deud abenn d'am gonit ?

FLAVIE

Ote-moi mon amour, ou satisfais mes vœux :
Il faut être moins belle, ô Flavie, ou moins sage ;
Et si tu ne peux pas empêcher tes cheveux
De ruisseler en onde autour de ton visage,
Ni ton front d'être blanc, ni d'être noirs tes yeux,
Empêche au moins ton cœur de m'être aussi sauvage.

— Crois-tu donc que l'on peut commander à son cœur ?
On aime malgré soi, car l'amour est un hôte
Qui vient à son caprice et toujours en vainqueur.
C'est à toi de m'ôter le repos que je t'ôte ;
Et si je ne sens pas ton trouble et ta langueur,
Ne m'en accuse plus, berger, car c'est ta faute.

— Pecord 'rajen ouspenn evit beañ karet ?
 Me delc'h d'as pidi stard, te na rez forz ebet,
 Na pa welez an niñv n'am lez ken da ganañ
 Ha ma divjod disliv, a ra d'am mam krenañ !
 Pesord ardo 'c'houlez 'vit beañ gonéet ?
 M'ez kar, da blijout d'it ken louzo n'anveañ.

— Setu 'n amourous lem hag eur pot dilikat,
 Pa ve 'r wech distolet a goll kalon timat !
 Te gav d'it ne chom mann d'ober ken ganite,
 Ha te beañ stignet eur pech hepken d'ime !
 Perag n'em aproues dre'n anaoudegez-vat,
 Pa welez n'allez kaout tra digañt ma zrue ?

— Eul lestr kaer zo dumañ da delc'hen fresh ar gwin ;
 Pob dorgen a skeuden, en kizelladur fin
 Eur velevez Vakkus evel pa vize bev,

— Que puis-je faire plus, dis-moi, pour être aimé ?
 Puisque rien ne t'émeut, ni ma longue prière,
 Ni le deuil qui m'a pris mon chant accoutumé,
 Ni mon front qui pâlit et fait peur à ma mère ;
 Par quel charme ton cœur peut-il être charmé ?
 Je t'aime et ne sais pas d'autre ruse pour plaire.

— L'industrieux amant et l'esprit délié
 Qui pour une défaite a perdu l'espérance !
 Tu te crois sans ressource, et tu n'as essayé,
 Pauvre garçon, qu'un piège à mon indifférence ?
 Puisque tu ne m'as pu toucher par la pitié,
 Tente-moi, si tu peux, par la reconnaissance.

— J'ai chez moi certaine urne à rafraîchir le vin,
 Dont chaque anse, sculptée en forme de bacchante,
 Semble inviter les gens par un geste divin

A c'hoerz dru, kouls laret : « Ivet ken 'véet mev ! »
 Me roi d'it ma jarl brao, mar kerez diganin
 Doñt da gomer 'nean ahon̄t, kreiz eur c'hoat tev.

— Mar de ken kaer da lestr, abenn an abarde,
 Kas 'nan lec'h 'teus laret, mesaer, me deui ive.
 — Plac'h an arc'hañt ! n'in ket, 'tou mann 'bet deuz ma ferz !
 Didoned oñ, pelloc'h na vin dall na dinerz.
 Klask eur jervijer all pinvik. Ar garañte
 Ne dal ket hi frenañ pa ve laket en gwerz !

Laket en brezonek gant ÉMILE ERNAULT.

A plonger dans le flot une coupe fréquente :
 Je te la donnerais, pourvu qu'il te souvint
 De la venir chercher sous le berceau d'acanthe.

— Si ton urne est si belle, avant la fin du jour
 Apporte-la, berger, et je viendrai la prendre.
 — Fille avare ! c'est moi qui refuse à mon tour !
 Tu ne méritais pas un serviteur si tendre.
 Je conserve mon urne et suis guéri. L'amour
 Ne vaut pas qu'on l'achète alors qu'il est à vendre.

ÉMILE AUGIER.

SONNEN EN HIAUL

Aveid Anatol Er Braz.

O Hiaul liguerlus, e zichen
Quen coant, quen guiü gu'ha vleaü milen,
Eid piü en hum gampenes té?
Imen ha toug ha garanté?

— « En doar hi miemb zou me mestres;
Eit hi hran burbudeu lies,
D'en nehué-han, in hé inour,
A berh Dui, me Zad, me Hrouéour. »

En hiaul liguerlus e zichen
Ar i houarie, ir riolen.
— « Perac i cùittès lein hen né? »
— « M'halon e losc gu'er garanté.

LA CHANSON DU SOLEIL

A Anatole Le Braz.

O soleil splendide, qui descends si joli, si sémillant avec tes cheveux dorés, pour qui soignes-tu ta toilette? Où te porte donc ton amour?

— « C'est la terre elle-même qui est mon amie; c'est en son honneur qu'au printemps je fais beaucoup de miracles, avec la permission de Dieu, mon Père et mon Créateur. »

Le soleil splendide descend au ruisseau avec une douce lenteur.
— « Pourquoi quitter la cime des nues? » — « Parce que mon cœur brûle d'amour.

« M'hum sel mé guiü ir riolen,
 Fliaüet i splann gu'en tan milen
 E flouriqua coantic hé deur,
 Pe gluiban mem bleaü milen eur! »

En hiaul liguerus e zichen
 Quen dousigueu adrest er huen.
 — « Perac i cuittès lein en né? »
 — « M'halon e losc gu'er garanté.

« Ne vourr i coueh ar ur varen
 Nueh pil, e dueman gu'un déren.
 Ur beton e vroud, un délen
 En digueor eid discouein hé ven. »

En hiaul liguerus e zichen
 Ar i houar adrest en délen.
 — « Perac i cùittès lein en né? »
 — « M'halon e losc gu'er garanté.

« Je me mire coquetttement dans le ruisseau. Il étincelle si gai, à la blonde clarté des feux dont les caresses frôlent gentiment ses ondes, quand j'y trempe ma chevelure d'or! »

Le soleil splendide descend doucement au-dessus de l'arbre. — « Pourquoi quitter la cime des nues? — « Parce que mon cœur brûle d'amour.

« Il me plaît de tomber sur une branche toute dépouillée que je réchauffe de mes rayons; un bourgeon pousse, puis une feuille l'entr'ouvre pour montrer la tête. »

Le soleil splendide descend avec lenteur au dessus de la feuille. — « Pourquoi quitter la cime des nues? » — « Parce que mon cœur brûle d'amour.

« Bourrusset couêh ar un délen
 Glas pour ha gluibet gu'er hloéhen !
 Me iv en deur a limpadeu
 Ar ol er gùé zou ir hoedeu. »

En hiaul liguerus e zichen
 Quen dousigueu drest er vleuen.
 — « Perac i cùittès lein en né ? »
 — « M'halon e losc gu'er garanté.

« Tal er vleuen me vourr i troein
 Me liü dehi e glasquan hrein,
 Ital d'hi me goural tostic
 Ha m'hum vont bet hé halonic. »

O Hiaul liguerus, o dichen
 Ar men dous, èl ar ur vleuen !
 Spirei quet, tal hé braüité,
 Er bleu voquès guet caranté !

Paris, 2 a Imbril 1895.

PENGLÉUIC.

« Quel bonheur pour moi de me laisser choir sur une feuille bien verte que mouille la rosée ! Je pompe ces pleurs, petit à petit, sur tous les arbres des bois. »

Le soleil splendide descend très doucement au-dessus de la fleur.
 — « Pourquoi quitter la cime des nues ? — « Parce que mon cœur brûle d'amour.

« J'aime à tournoyer près de la fleurette, à tâcher de la parer de mes couleurs ; gaïment, à ses côtés, je danse, pour ainsi dire, et je me glisse jusqu'à son charmant petit cœur. »

O soleil splendide, descends donc sur ma douce, comme sur une fleur, et sa beauté incomparable surpassera celle des fleurettes que tu caresses de tes baisers d'amour !

Paris, 2 avril 1895.

PENGLÉUIC.

SON AR C'HEMENER

C'hui o c'heuz clevet me a gret
Ar vugale o lavaret :
« Eur c'hemener ne ket eun den,
Nemet eur gaouiad me de ken. »

Ne dle ket beza enterret
Nag er porchet nag er veret,
Nemet e korn eur parkat Kerc'h,
Oll chass ar barres var e lerc'h.

Mar de ar gemenerien oll
Evel ar re zo e Lambol,
O va Doue, nag a c'heier
Var an torchennou a glever.

LE TAILLEUR

Vous avez souvent, j'en suis sûr, — Entendu dire dans le peuple :
— « Non, le tailleur n'est pas un homme, — Ce n'est rien qu'un menteur. »

Il ne doit pas être enterré — Ni dans le porche ni dans le cimetière, — Mais dans le coin d'un champ d'avoine, — Tous les chiens de la paroisse à ses trousses.

Si tous les tailleurs du monde — Sont comme ceux de Lampaoul,
— Oh ! mon Dieu, que de mensonges — Se débitent sur leurs torches (leurs coussins).

Ma vent destumet pis-ha-ma,
 E ve aneo meur a saihat ;
 Ha Polik' lipfe e vourrou
 'Velet eur seurt bern pec'hejou !

Mez d'ar c'hemener pa varvo,
 Siouas ! Doue a lavaro :
 Kers azirazon torchenner
 Da velet p'leac'h 'ma da c'heier.

Kaer a zo trei an heuriou koz
 A lenner en tiez dioc'h an nos,
 Sant ebet ebars ne gaver
 Hag a vijé bet kemener.

Sant Joseph a zo bet calvez,
 Santes Zita a voa matez,
 Ha sant Per a voa pesketer,
 Mez sant ebet n'oa kemener.

Sant Crepin a voa kereour,
 Sant Hamon a voa Marc'hadour,
 Sant Vaze a voa matoutier ;
 Mez sant ebet n'oa kemener.

Si on les ramassait avec soin — On en remplirait plusieurs sacs ;
 — Et le diable se lécherait les babines — En voyant pareil monceau de péchés.

Mais au tailleur, quand il mourra — Hélas ! le bon Dieu dira : —
 Va loin de moi, vilain tailleur, — Voir où sont tous tes mensonges.

Vous aurez beau fouiller la vie des saints — Que l'on lit chez nous,
 le soir, — Vous n'y trouverez aucun saint ; — Un saint qui ait été
 tailleur.

Saint Joseph était charpentier, — Sainte Zite était cuisinière, —
 Le saint Pierre était pêcheur, — Mais aucun saint ne fut tailleur.

Saint Crépin était cordonnier, — Saint Hamon était marchand,
 — Saint Mathieu était maltôtier, — Mais jamais saint ne fut tailleur.

Sant Isidor voa labourer,
 Sant Phocas a voa jardiner,
 Ha sant Herve a voa kaner;
 Mez sant ebet n'oa kemener.

Sant Moris a voa officer,
 Sant Honore voa kourroter,
 Sent a zo bet e peb Micher;
 Mez sant ebet n'oa kemener.

Rag-ze tud an oll micherou
 'Deuz eur patron barz en envou,
 Ha me gavo 'rog ma vin ez
 Eur patron d'ar c'hemener kez.

N'meuz ket amzer da vont a bell,
 Ha rag-ze pa ne gavan guell,
 Te vo patron ar c'hemener,
 Lucifer goz, tad ar geier.

MARIANNE ABGRALL.

Saint Isidore fut laboureur, — Saint Phocas était jardinier, — Et Saint Hervé était chanteur ; — Mais jamais saint ne fut tailleur.

Saint Maurice était officier, — Saint Honoré était courtier, — Il y eut des saints de tous métiers ; — Mais jamais saint ne fut tailleur.

Aussi les gens de tous métiers — Ont un patron au haut des cieux ; — Et je trouverai, avant d'être en repos, — Un patron au pauvre tailleur.

Je n'ai pas besoin d'aller loin, — Et puisque je ne trouve mieux,
 — Tu seras patron du tailleur, — Vieux Lucifer, premier menteur.

MARIANNE ABGRALL.

ME GARFE!...

War ann ton nevez, hag iveau
war don Lez-Breiz.

Me garfe beza eur paotr yaouank Scaër
O veva laouen ha fur pell dioc'h ker..

Me garfe beza eur paôtr naontek vloaz,
Gant he vleo melen hag he lagad glaz.

Ha me garfe kaout eunn ti mesk parkou,
Douar didan va zreid, war va fenn 'n envou!

Mintin mad savet, kousket divezad,
Me garfe beza eunn tiek brudet mad;

JE VOUDRAIS!...

Sur un air nouveau et aussi sur
l'air de Lez Breiz.

Je voudrais être un jeune garçon de Scaër — Vivant, joyeux et sage, loin de la ville.

Je voudrais être un garçon de vingt ans — Avec des cheveux blonds et des yeux bleus.

Et je voudrais avoir une maison au milieu des champs — La terre sous mes pieds, sur ma tête les cieux.

De bon matin levé, couché tôt, — Je voudrais être un fermier de bonne renommée.

Me garfe arat, me garfe hada,
Me garfe medi bepred er park ma.

Me garfe dibri kik bevin pe druz,
War ann daol zero gant va zud euruz.

Me garfe enn ti, pignet war 'n oaled,
Komz Brezounek ker pell dioc'h Gallaoued.

Me garfe, beb Sul, gant va boutou prenn,
D'ann ilis parrez mont d'ann offerenn;

Ha me garfe kaout va dillad Sul kaer,
Va dillad trouc'hed e c'hiz koz bro Scaër.

Ha me garfe kaout tok du, bragou braz,
Hag em dourn iveau eur pikol penn baz,

Goude gousperou, da ober eunn dro,
Gant va holl c'herent ha gant tud ar vro.

Je voudrais labourer, je voudrais semer, — Je voudrais moissonner toujours dans ce champ-là.

Je voudrais manger de la viande maigre ou grasse — Sur une table de chêne avec mes gens heureux.

Je voudrais à la maison, monté sur le foyer, — Parler mon cher breton loin des Français.

Je voudrais, chaque dimanche, avec mes sabots de bois, — à l'église de la paroisse aller à la messe.

Et je voudrais avoir mes beaux habits du dimanche, — Mes habits taillés à l'ancienne mode du pays de Scaër.

Et je voudrais avoir un chapeau noir, de grandes braies — Et dans ma main aussi un énorme bâton à tête,

Après vêpres, pour faire un tour, — Avec tous mes parents et avec les gens du pays.

Me garfe beza eur gourenner mad,
A gorf hag ene Kristen ha Breizad.

Priz gourennadek me garfe stard kaout
Ha war 'n holl baotred me gounid ar maout.

Hag ar maout kornek, ar maout du pê guenn,
Da va dousik koant me garfe dougen.

Enn he c'hichennik, war gorn daol ann ti,
Dibri a garfenn ar maout ze ganthi.

Me garfe dibri holl ar c'hik maout ze,
Ar skoaz, ar vorzed, kaloun marteze!

Dibri 'r galoun ze, va dous, ganeoc'h!
Mes ho kalounik me garfe muioc'h!

Rak, war a gredann, dibri ne ket holl
Hag al loar zo brao mar d'e tom ann heol.

Je voudrais être un bon lutteur, — De cœur et d'âme chrétien et breton.

Le prix de la lutte je voudrais beaucoup avoir — Et sur tous les garçons, moi, gagner le mouton.

Et le mouton cornu, le mouton noir ou blanc, — A ma petite douce jolie je voudrais offrir.

Tout près d'elle, sur le coin de la table de la maison, — Je voudrais manger ce mouton-là avec elle.

Je voudrais manger toute la viande de ce mouton-là, — L'épaule, le gigot, le cœur peut-être!

Manger ce cœur-là, ma douce, avec vous! — Mais votre petit cœur, j'aimerais davantage!

Car, à ce que je crois, manger n'est pas tout, — Et la lune est belle si le soleil est chaud.

N'euz ket er bed ma eunn deiz goel hep ken ;
Dibri a zo mad, gwelloc'h c'hoaz pourmen.

Ganeoc'h, va dous, didan 'n envou glaz,
Me garfe pourmen pell ha pelloc'h c'hoaz !

Dioc'h goulou 'r stered, pa gan ann eostik,
Ne ket ien, va dous, poket he zousik.

A hed ann henchou, dre noz, ebad eo
Poket d'he daouarn ha poket d'he bleo.

Nann ! dirag Doue me ne garfenn ket
Ruzia gant ar vez mar d'emoun karet.

Ha dirag Doue me a fell d'inn kas
Va dousik ker koant bete troad ar groaz.

Hag e troad ar groaz, ann aotrou persoun
Dimezo va dous gant he gwir vignoun.

Il n'y a pas en ce monde un jour de fête seulement ; — Manger est bon, meilleur encore se promener.

Avec vous, ma douce, sous le ciel bleu, — Je voudrais me promener loin et plus loin encore.

A la lueur des étoiles, quand chante le rossignol, — Il ne fait pas froid, ma douce, embrasser sa petite douce.

Le long des chemins, à la nuit, c'est plaisir — Baiser ses mains et baiser ses cheveux.

Non ! devant Dieu je ne voudrais pas — Rougir de honte si je suis aimé !

Et devant Dieu je voudrais conduire — Ma petite douce chère jolie jusqu'au pied de la croix.

Et au pied de la croix, monsieur le curé — Mariera ma douce avec son vrai ami.

Ia ! dimezet omp, hon daou ! Ia ! Enn hent !
 Deuit, ar mignouned, ha deuit, ar c'herent !

Deuit holl d'ann eured ; deuit, tud ar barrez,
 Deuit holl da zansal war ar leur nevez !

Deuit holl da zibri ! Dibri a rit hu
 Silzig alaoured, gwadigennou du ?

Dibri a rit hu stripou frited mad ?
 Ebad eo dibri bete re gofad.

Ebad goude ze eva sistr melen,
 Ha ne c'houlennimp netra e bed ken !

Eva sistr melen o tibri krampoez,
 Krampoez kaer gwiniz, krampoez mad dre lez !

Ebad eo selaou soniou ann eured ;
 Neuze ni a ve evurus meurbéd !

Oui ! nous sommes mariés, tous les deux ! Oui ! En route ! —
 Venez les amis et venez les parents !

Venez tous à la noce ; venez, gens de la paroisse, — Venez tous
 danser sur l'aire neuve.

Venez tous manger ! Aimez-vous manger — Les saucisses dorées
 et les boudins noirs ?

Aimez-vous manger les tripes bien fricassées ? — C'est plaisir de
 manger jusqu'à ventre plein.

Plaisir après cela de boire du cidre jaune, — Et nous ne demanderions
 rien de plus !

Boire du cidre jaune et manger des crêpes ! — De belles crêpes
 de froment, de bonnes crêpes au lait !

C'est plaisir d'écouter les chansons de la noce ! — Alors nous
 serions heureux tout à fait.

Me garfe neuze, em za tost d'ann daol,
Poket d'ho tal gwenn, ia! dirag ann holl!

Ia! dirag ann holl, c'houi va fried brao,
Me vezo d'eoc'h ho pried atao!

Neuze, me disliv, c'houi eunn tammik ruz,
Mont kuit a rafemp, hon daou evuruz.

Mont kuit a rafemp — du pod eo ann noz! —
Kazel oc'h kazel, war zu ann ti koz.

Ha distro d'ann ti, — breman ni zo mad! —
Me garfe poket, va douz, d'ho lagad.

Breman ni zo mad, ni zo hon unan,
Me dosta ouz-oc'h dre gaer ha buhan.

Ni zo hon unan ha laouen hon dąou!
Me garfe poket, mar plij, d'ho kenaou.

Je voudrais alors, debout près de la table, — Baiser votre front blanc, oui! devant tous.

Oui, devant tous, vous êtes ma belle femme, — Je serai à vous votre mari toujours.

Alors, moi pâle, vous un petit peu rouge, — Nous nous en irions tous les deux, heureux.

Nous nous en irions, très noire est la nuit! — Bras dessus bras dessous, du côté de la vieille maison.

Et, de retour à la maison, maintenant nous sommes bien! je voudrais embrasser, ma douce, vos yeux.

Maintenant, nous sommes bien, nous sommes seuls, — Je m'approche de vous, gentiment et vite.

Nous sommes seuls et joyeux tous deux, — Je voudrais baiser, s'il vous plaît, vos lèvres.

Ann or enn diabarz a zo alc'houezet,
List ober, va douz, ha na spountit ket.

List holl ar baotred da gana soniou,
Merc'hed da c'hoarzin oc'h son ar biniou !

Ni zo hon unan, hon daou, er bed ma;
Kalz a draou, va douz, red eo diskoulma !

Hogen gwall grena a ra ho kaloun !
Nann ! arabad eo mervel gant ann aoun !

Ni zo hon unan, setu ann alc'houe !
Neuz mui ganeomp test nemet Doue !

Dirag Doue 'ta pa zomp hon unan,
Me garfe pedi Doue, mar gellann.

Tost ar bank tossel, me garfe pedi
Evit ma skuillo bennoz war ann ti,

La porte en dedans est fermée à clef; — Laissez faire, ma douce,
et n'ayez pas peur.

Laissez tous les garçons chanter des chansons, — Les filles rire
au son du biniou !

Nous sommes seuls, tous les deux, en ce monde; — Bien des
choses, ma douce, il faut que je dénoue.

Mais votre cœur bat fort ! — Non, il ne faut pas mourir de peur.
Nous sommes seuls, voici la clef ! — Il n'y a plus avec nous de
témoin si ce n'est Dieu.

Devant Dieu donc, puisque nous sommes seuls, — Je voudrais
prier Dieu, si je puis.

Auprès du banc du lit, je voudrais prier — Pour qu'il répande sa
bénédiction sur la maison.

Ann ti hag ar mestr koulz hag ar vestrez,
Ar re zo ganet ha da zont iveau!

Ia ! bennoz Doue ganeomp, bennoz
Ganeomp bemdez, ganeomp bemnoz,

Evit, deuz ann daol beteg ar gwele,
Eurvad ganeomp hag hor bugale !

Ann holl eurvaz ze, mar plij d'eoc'h e gaout,
A zo tostik tost ; gwezid he anaout.

Ema em daouarn, eurvad hep diskan,
Em daouarn ema, ho astenn a rann !

Setu va douarn ; astennit ho re,
Evit m' ho gwaskinn, gwaskinn adarre.

Karet ac'hanoc'h me a garfe toui !
Karet evit mad !.. Me ho kar !.. Na c'houi ?..

La maison et le maître, aussi bien que la maîtresse, — Et ceux qui sont nés et ceux à venir aussi.

Oui, bénédiction de Dieu avec nous; bénédiction — Avec nous chaque jour, avec nous chaque nuit,

Pour que, de la table jusqu'au lit, le bonheur soit avec nous et avec nos enfants.

Tout ce bonheur-là, s'il plaît à vous de l'avoir, — Il est tout auprès; sachez le reconnaître.

Il est dans mes mains, bonheur sans dédit, — Dans mes mains il est, je vous les tends.

Voici mes mains; tendez les vôtres, — Pour que je les serre, les serre encore.

De vous aimer, moi, je voudrais jurer ! — Toujours!... Je vous aime !... Mais vous ?

Ann hini en deuz savet ar zon man
N'e ket laouen braz o kana breman.

He galoun fraillet a zo er poaniou;
Hen garfe gwela oc'h son ar biniou !

Hen a gar eur plac'h, hi c'haro bepred,
Hogen ar paotr paour ne d'eo ket karet.

N'e ket eur paotr Scaër, n'en deuz mui, siouaz!
Siouaz! n'en deuz mui, paour kez, naontek vloaz!

Choumet eo avad, dreist ann holl baotred,
Yaouank koulskoude ha Breizad bepred !

Karet ha kana a ra, enn ho c'hreiz,
ENN hano d' he zus hag enn enor Breiz !

Celui qui a levé cette chanson — N'est pas très joyeux quand il chante maintenant.

Son cœur broyé est en peines; — Il voudrait pleurer au son du biniou.

Il aime une fille, il l'aimera toujours, — Mais le pauvre garçon n'est pas aimé.

Ce n'est pas un garçon de Scaër, il n'a plus, hélas! — Hélas! il n'a plus, le pauvre cher, vingt ans.

Il est resté pourtant, par-dessus tous les garçons, — Jeune encore et Breton toujours!

Il aime et il chante au milieu d'eux, — Au nom de sa douce et en l'honneur de Bretagne!

Gant he zous en deuz desket iez Kerne,
Breizad dre gomzou kerkouls hag ene !

Breman' hen a c'hell karet ha kana
He Zoue, he Vrô, hag he zous Anna,

Hen a c'hell bréman, e iez ar Vreizad,
Karet ha kana ann tri zra ze mad !

Naontek vloaz en deuz, diou wech naontek vloaz !
Hogen dreist ann holl gwall yaouank eo c'hoaz,

Pa gar ha pa gan tri zra vad e Breiz,
Tri zra vad : he Zous, he Vro, hag he Feiz !

LOEIZ KERSILINN.

Avec sa douce il a appris le dialecte de Cornouailles, — Breton de langage autant que d'âme.

Maintenant il peut aimer et chanter — Son Dieu, son Pays et sa douce Anna.

Il peut maintenant, dans la langue des Bretons, — Aimer et chanter ces trois choses bonnes.

Il a vingt ans, il a deux fois vingt ans ! — Mais par-dessus tous très jeune il est encore,

Puisqu'il aime et chante trois choses bonnes en Bretagne ; — Trois choses bonnes : sa Douce, son Pays et sa Foi !

LOUIS TIERCELIN.

UR GOAL BLAHOUAHUS

D'En Eutru Loth.

Na newétéd eahus ! ur vag e zou kollet...
N'en dès na meit ur gri é kér : gouilet, gouilet,
Merhet peur er ger-men... Marsé ma marw hou tad,
Hou pried pé hou prér, pé hou krouédur ker mad !

UR VOËS GOUH.

Itron Santès-Anna, peh goal ! Garw é me foén,
Er gard en dès laret e zou beuwet hueh dén.
Ou han, pé han er vag ; peh ankin e santan ;
Ne chonjan en ær-men na meit on me hunan.

M'hou péd, keah bugalé, hui hag e gleu ker scler,
Kerhet, ridet fonnabl de dy en Eutru mér ;
Cheleuet mad petra vo laret en leh-sen,
Ha deit béan endro de rein t'ein grohemem.

UN MALHEUR AFFREUX

A M. Loth.

Quelle triste nouvelle ! une barque s'est perdue... — Il n'est que
cris au village : pleurez, pleurez, — Pauvres femmes du pays.
Peut-être votre père est-il mort, — Ou votre époux, ou votre frère,
ou votre enfant si bon !

UNE VIEILLE FEMME.

Notre-Dame Sainte-Anne, quel sinistre ! Que ma peine est
amère ; — Le syndic dit qu'il y a six noyés — Leur nom, le nom de
la barque ; quelle douleur je ressens : — Je ne pense à cette heure
qu'à moi seule.

Je vous prie, chers enfants, vous qui entendez si clair, — Allez,
oh ! courez vite chez Monsieur le maire ; — Écoutez bien ce qui se
contera en ce lieu, — Et revenez vite me donner des renseigne-
ments.

Ur pilet a zek livr e lakein d'er Huerhiés
 Mar nen det ket choumet me Yan er lonkerés ;
 Me moussek braù, me mab, iah ha lan a vuhé...
 Mar de marw, hui é hel toulein ewé me bé.

EN DÉ ALARH, UN EUTRU É FALÉ.

Er gér-men ne dechet dén erbet choum, merhat,
 Pé ne huélan hani kerhet na labourat ;
 Neoah é momenteu e gav get n'ein kleuet
 Èl ur glem pé ur gri ha dourment me spered.

PERSON ER BARREZ.

« Passet, Eutru, passet ! n'arrachtet ket n'hur bro...
 Diheahus é get n'em, biguin ou tro-ha-tro ;
 Ur malhur bras, hemp par, en dès skoeit ar peb dor ;
 Ur vag get é hueh dén zou lonket get er mor.

Chetu pemb intènvès hemp donné na madeu,
 Hou hunan ar en doar get ou bugaléeu,

Un cierge de dix livres j'offrirai à la Vierge — Si mon Jean n'a pas été pris par « l'engloutisseuse » — Mon joli petit mousse, mon fils ! plein de santé et de vie... — S'il est mort vous pouvez creuser aussi ma tombe.

LE LENDEMAIN, UN MONSIEUR SE PROMENANT.

Ce village est sans doute inhabité, — Puisque je ne vois personne circuler ni travailler ; — Cependant parfois il me semble entendre — Comme une plainte, comme un sanglot qui m'inquiète l'esprit.

LE RECTEUR DE LA PAROISSE.

« Passez, Monsieur, passez ! ne vous arrêtez pas en notre pays... — C'est bien triste chez nous, le deuil est partout ; — Un malheur sans pareil a frappé à chaque porte : — Une barque montée par six hommes a été engloutie en mer.

Voilà cinq veuves sans fortune — Seules au monde avec leurs

N'hou dès nitra en ty avait secour biwein ;
Divreh de boéniou, deulegat de ouilein...

Hag ur peur memé gouh en devoé er bed-men
D'en* er bet mui, allas ! mès Yannik é douaren.
N'en dechet aveit hi cousolation er bet ;
Ret e vo ken tri dé hi dougen d'er verhet.

Hui e gompren bremen na bras é er glahar ;
Rac en dachenek-men tout en dud e zou kar,
Pé amieu enta. Chetu perac ewé
Ne huélet hui hani valé abad en dé.

Passet, Eutru, passet ! aveit chuein dareu
En dud a vord er mor ne vennan ket testeu.
Mar d'oh ur guir grechén, ma n'oh ket a Baris,
Kerhet de zeulinein un herrad èn ilis. »

I oc-Mikélik, en uigend a vis gourhelin, en dé e oé kollet er vag
« Emma », a borth en Noriant,

PH. GEORGEAULT,
Gannet PHILOMEN JUAN.

petits enfants. — Aucune ressource chez elles, — Seulement des bras pour peiner et des yeux pour pleurer...

Et une pauvre aïeule qui n'avait en ce monde — Personne plus, hélas ! que Jeannot son petit-fils. — Il n'y a pas de consolation à lui offrir ; — Nous devrons avant trois jours la conduire au cimetière.

Vous comprenez maintenant quelle est l'étendue de la douleur, — Car dans cette petite localité tous les habitants sont parents, — Ou amis au moins. Aussi voilà pourquoi — Vous ne voyez ici personne circuler tout le jour.

Passez, Monsieur, passez ! pour verser des larmes — Les gens du littoral ne veulent pas de témoins. — Si vous êtes un vrai chrétien, si vous n'êtes pas de Paris, — Allez vous agenouiller un instant à l'église... »

Locmiquélic, le 20 du mois de juillet, jour du naufrage de la barque « Emma », du port de Lorient.

PH. GEORGEAULT,
Née PHILOMÈNE JOUAN.

SONNEN EN HOANT

Aveid Barh caret Breh-Izel, F. M. Uhel.

Haval doh ael mad me mestrès,
O, me garéhé bout er groès
E zou ar hé halon de boès,
Pe bed é ilis hé varrès.

Me garéhé bout el linen
E rid gu'er goaid ar hé bouguen,
El er houah, i mesq er bleu gùen!
E splann d'en han i creis er foen.

Me garéhé bout er velous
E leguern ar hou proh, men dous,
El en déliqueu, ar en tous,
D'en hiaul, a pe gan el labous.

SONE DU DÉSIR

Au Barde chéri de la Basse-Bretagne, F. M. Luzel.

Ange gardien de mon amie, — je voudrais être la croix — qui repose sur son cœur, — quand elle prie dans son église paroissiale.

Je voudrais être le frisson — que le sang fait courir sur sa joue, — comme le ruisseau, parmi les fleurs blanches, — dont l'été émaille les foins.

Je voudrais être le velours — qui scintille sur votre robe, ma douce — tel que les gentilles petites feuilles, sur l'yeuse, — au soleil, quand chante l'oiseau.

A pe véhen er pandrouillen
 Hum vransel doh hé scouarn gùen
 Avel, gu'en ahuél, er fréhen
 Ros parqueuyér, ar er spernen !

O montr eur, me garéhé
 Bout in houleh doh hé hosté !
 Tostig d'hé halon me véhé ;
 El ur marhol, ean em scoéhé.

Me garéhé bout en délen
 E blég idan hé zruedig gùen ;
 Truhèc, me sauéhé me ven ;
 « Laquet mé in hou livr ovren. »

A pe véhen er mannégeu
 E laq p'en da d'er pardonnieu,
 Me sterdéhé, ia, dousigneu,
 Bisièd hé deuornigueu.

Ah ! si j'étais la boucle — oscillant à son oreille blonde, — comme, au souffle de la brise, le fruit — de l'églantier, sur l'épine !

O montre d'or, que ne puis-je — vous remplacer à son côté ! — Je serais tout près de son cœur ; — tel qu'un marteau, il me frapperait.

Je voudrais être la feuille — qui ploie sous son joli pied blanc ; — je lèverais la tête pour implorer sa pitié : — « Mettez-moi dans votre missel. »

Si j'étais les gants — qu'elle prend pour aller aux pardons, — je serrerais, oui, bien doucement, — les doigts de ses mignonnes petites mains.

O, me garéhé bout er mén,
 Doh hé bisig, ar hé goalen,
 Aveid streàuein un tan milén,
 El, in noz tehoél, ur stiren.

A pe véhen en diachel
 E neij doh hé houifeu dantel !
 Ia, luschennet dré en ahuel,
 M'hi flouriquéhé gu'ur huitel.

Me garéhé, ardran hé ven,
 Un dé, ahoel, bout ur vléàuen,
 I vransellat ar hé goug gùen,
 El un inig, i blein er huen,

Ha, gu'en ahuél, a pe huéhé,
 Véhé ret t'ein pléguein gùavé,
 Èl, ar er mor, pe foenuéhé,
 Ur vag, gùir limaj er vuhé !

PENGLÉUIC.

Je voudrais être la pierre, — au bel anneau de son doigt fuselé,
 — pour verser des feux blonds, — comme, dans les ténèbres une
 étoile.

Si je pouvais être les ailes — qui volent pendantes à ses coiffes
 de dentelle ! — Oh ! bercé par un vent capricieux, — je la frôlerais
 en sifflant.

Je voudrais, derrière sa tête, — un jour, au moins, être un
 cheveu, — à me balancer sur sa nuque blanche, — tel qu'un oiselet,
 à la cime de l'arbre.

Et, sous le poids du vent qui souffle, — il me faudrait plier
 parfois, — comme sur la mer houleuse, — une barque, — vrai
 symbole de la Vie !

PENGLÉUIC.

KANAOUËN VA IONT

Da va mignon Ernest Morgant.

Me m'euz eur iont 'giz n'en deuz ket,
Eur guir vreizad ma zo er bed,
Mévier-zantel vé groeit outhan,
Hennez eo hé han'. (*bis*)

Sevenoc'h den ne veler ket,
Va iont a vé laouën bepred ;
Mar n'euz d'ar zul hé chopinad
Rac'h ann traou vo mad. (*bis*)

Nag pa vo rasket he vrugou,
Mont a rei 'tao d'ar gousperou ;
Oh ! pan évit hé vanac'hik,
Vé bet ur zantik. (*bis*)

LA CHANSON DE MON ONCLE

A mon ami Ernest Morgant.

Moi j'ai un oncle comme il n'y en a pas, — Un vrai Breton, s'il y en a sur la terre — C'est l'ivrogne-dévot qu'on l'appelle, — C'est bien là son nom. (*bis*)

Plus joyeux homme on ne voit pas, — Mon oncle est de bonne humeur toujours; — S'il a le dimanche sa chopine, — Tout ira bien. (*bis*)

Lors même que la culotte glisse un peu, — Il ira toujours aux vêpres. — Oh ! sans sa petite goutte — Il serait un petit saint. (*bis*)

Pa zigouev ébarz an iliz,
 Ne ver ket e penn an offis :
 Ken dik vefé hag eur manac'h,
 Pan 'vit he vanac'h. (*bis*)

O vel va iont pédi Doue,
 Oll en dud lavar 'giz d'in mé :
 Pan 'vit drogaj ar C'hastel-Néo
 Vé bet eur zant beo. (*bis*)

D'ar chopin mar lar kenavo,
 Klevet rimp varlec'h he varo :
 Mar zo guellet zœnt er bed-man,
 Hennez oa unan. (*bis*)

P. MARTIN.

Lorsqu'il arrive à l'église, — On n'est plus au commencement de l'office : — Il serait aussi ponctuel qu'un moine — Sans sa goutte. (*bis*)

En voyant mon oncle prier le bon Dieu — Tout le monde dit comme moi : — Sans les drogues de Château-Neuf — Il serait un saint vivant. (*bis*)

A la chopine s'il dit adieu, — Nous entendrons dire après sa mort : — Si on a vu des saints en ce monde-ci — Celui-là en était un. (*bis*)

P. MARTIN.

Bremen e huañnadamb hag er glahar hur moug
 Flastret é hun diskisé d'ur iaù ponnér de zoug ;
 Hur goed d'hun mestri hun ès reit
 Hag ind hul lak édan en treid.

Hun Tadeu e oé bras, kabestr erbet n'ou doé,
 Èl mestr ne anzaùent nameid oh, Eutru Doué,
 Ha ni, ur vagad meùelli
 En dès hur pléget d'ou bili.

Goudé hur frankizieu, hur Fé ou dès goasket
 D'er hias é tei geté ma n'hé dihoallet ket ;
 En autérieu e ziskarant,
 Doh hou konzeu hoarhet e hrant.

Noz du er baiañnaj, ur baiañnaj méhus,
 E led ar er Bed koh hé mantel blaoahus :
 Eit hé anbrug én hent tioél
 Jézuz, chomet get Breih-Izél !

O ia ! chomet genemb. Hemb oh nen domb nitra
 Hemb oh ur bobl e varù èl ur horv hemb bara :

Maintenant nous pleurons et la douleur nous étouffe. — Nos épaules sont meurtries sous un joug pesant à porter. — Nous avons donné notre sang à nos maîtres — Et ils nous ont foulés aux pieds.

Nos Pères étaient grands, ils n'avaient aucune chaîne. — Comme Maître ils ne reconnaissaient que Vous, Seigneur Dieu ; — Et nous, une troupe de valets — Nous tient pliés sous sa domination.

Après nos libertés ils ont opprimé notre Foi, — Elle tombera sous leurs coups si Vous ne la préservez pas ; — Ils détruisent les autels, — De Vos paroles ils se moquent.

La sombre nuit du paganisme, d'un paganisme honteux, — Étend sur le vieil Univers son hideux manteau ; — Pour la conduire dans la route pleine de ténèbres, — Jésus, restez avec la Bretagne.

Oh oui ! restez avec nous. Sans Vous nous ne sommes rien. — Sans Vous un peuple meurt comme un corps sans pain ; — Si Vous

Ar Hou Kalon ma n'ou goarnet
De biù é hei er Vretoned ?

Salvér karantéus, d'en druhé douget oh :
Hou péet chonj ag er goed hun ès skuillet eidoh,
O Mestr, Hou péet chonj é omb bet
Soudarded Hou kroéz dré er Bed.

Hou péet chonj a hur méh, ag hun trebilleu ol :
Truhé, ne lézet ket nur bro de vont de gol ;
Ni Hou ped, en tal ar en doar,
Doh hur hlemmeu ne veet ket boar...

Ha hui, Tadeu er Vro, hui Sent koh ol-zoujet,
Pen domb skuéh él labour, d'hur harpein darneijet :
Reit d'emb nerh é kreiz en ankin
Goarantet Breih de virùikin !

BLEIMOR.

ne les gardez pas sur Votre Cœur, — Vers qui s'en iront les Bretons ?

Sauveur aimant, Vous êtes enclin à la miséricorde : — Souvenez-Vous du sang que nous avons versé pour Vous, — O Maître, Souvenez-Vous que nous avons été — Les soldats de Votre croix à travers la Terre.

Souvenez-Vous de notre opprobre, de toutes nos détresses : — Pitié, ne laissez pas notre Patrie aller à sa perte ; — Nous Vous prions, le front sur le sol, — A nos plaintes ne soyez pas sourd...

Et vous, Pères de la Patrie, vieux saints si vénérés, — Quand nous sommes las à l'ouvrage, volez nous secourir, — Donnez-nous l'énergie dans la souffrance, — Gardez la Bretagne pour toujours.

BLEIMOR.

EUR C'HAVEL DEAC'H, EUR BEZ HIRIE

D'ar C'habiten Jacob.

KEÑTA LODENN

Me glev ar c'hloc'h o tiñsa glaz !
Merc'hik, ha beo e vi warc'hoaz ?

Stouet hon daou ouz da gavel,
O klevet da glemmou, bugel,
Hor c'halonou a zo mañtret
Ha gand ar glac'har bourreviet !

Hirr amzer hon euz gortozet
Da donedigez war ar bed.

Mes, pa zeujoud war ann douar,
Hon eüruzted a oé hep par !

HIER UN BERCEAU, AUJOURD'HUI UNE TOMBE !

Au Capitaine Jacob.

PREMIÈRE PARTIE

J'entends la cloche tinter le glas ! — Ma petite fille, seras-tu vivante demain ?

Agenouillés tous deux auprès de ton berceau, — En entendant tes plaintes, enfant, — Nos deux coëurs sont meurtris — Et torturés par la douleur !

Bien longtemps nous avons attendu — Ton avènement dans le monde. — Mais, lorsque tu vins sur la terre — Notre bonheur fut sans pareil !

Na mistr e oaz, Ivonaïk !
 Na koānt, ker koānt hag eunn Elik !
 Bleo melen-aour, daoulagad glaz
 Na mistr e oaz ha koānt, siouaz !

Pa daolemp war-n-oud hon zellou,
 Kaër hor bijé, hon muzellou
 Da bokat d'id a dostaé.
 Ha te, merc'hik, a vouzc'hoarzé !

Oh ! da vouzc'hoarz ! Na koānt e oa !
 Ha, p'hen gwelemp, gand pebez joa
 E tride hon c'halonou paour,
 Hon Elik kaër, bleo melen-aour ?

Ha, bemdeiz, e kreskez eunn tamm.
 Ha, bemdeiz, da dad ha da vamm
 Ho c'harañtez enn da geñver
 A greské c'hoaz, merc'hik tener !

Que tu étais gracieuse, petite Yvonne ! — Que tu étais belle, aussi belle qu'un petit ange ! — Cheveux dorés, deux yeux d'azur — Que tu étais gracieuse et belle, hélas !

Quand nous jetions les yeux sur toi, — Nous avions beau faire, nos lèvres — S'approchaient pour t'embrasser. — Et toi, petite fille, tu souriais !

Oh ! ton sourire, qu'il était beau ! — Et, quand nous le voyions, de quelle immense joie — Tressaillaient nos pauvres cœurs, — Notre beau petit ange, aux cheveux dorés !

Et, chaque jour tu grandissais un peu. — Et, chaque jour, ton père et ta mère — (Sentaient) leur amour pour toi — Grandir encore, tendre petite fille !

Allaz, ne z'euz war ann douar
 Nemet daërou, poan ha glac'har !
 Eunn devez, devez milliget,
 Gand ann Dougnez e oéz merket !

Eur beuré, keñt moñt d'am labour,
 E pokiz d'id, ma merc'hik flour,
 Ha, n'ouzouñ perag, em c'halon
 E kleviz o sevel spouron.

Spouron ? Rak petra, ma Doue ?
 Koañt ha iac'h-pesk ez oud hirie !
 Ivonaïk ! Dal eur pok c'hoaz,
 Ha Doue r'az miro, siouaz !

Da noz, pa zistroiz d'ar ger,
 (Rust, teñval-dù oa ann amzer),
 Petra e weliz ? Na merc'hik,
 Klemmuz, klañv enn he c'havelik !

Hélas, il n'y a sur la terre — Que larmes, tourment et douleur ! —
 Un jour, jour maudit, — La Camarde te marqua de son sceau !

Un matin, avant d'aller à mon travail, — Je t'embrassai, ma douce petite fille, — Et, je ne sais pourquoi, en mon cœur — Je sentis se lever l'épouvante.

L'épouvante ? Et pourquoi, mon Dieu ? — Tu es aujourd'hui belle et très bien portante, — Petite Yvonne ! Tiens un baiser encore, — Et que Dieu te garde, hélas !

A la nuit, quand je rentrai à la maison, — (Le temps était dur et absolument noir), — Que vis-je ? Ma petite fille — Dolente, malade dans son petit berceau !

Ma merc'hik koānt, klañv ha klemmuz,
 Tizet gant daou gleñved spouñtuz,
 Ar paz-iud hag ann dersienn-deñt.
 Pebez rann-kalon d'eomp, kerent !

E-pad c'houec'h devez ha tregoñt,
 Ar c'hleñved, kriz ha divergoñt,
 A vourreviaz hon bugelik,
 Hon elik koānt, Ivonaïk !

C'houec'h deiz ha tregoñt merzerez !
 Keren̄t, sonjit enn hon eñkrez !
 E-keit-se, met klemmouigou,
 Pa vije ré stard he foaniou.

Rak, pa dije eunn tamm arzao,
 Hon merc'h ouz-omp a c'hoarze brao,
 Hag he zellou war-n-omp riñvet,
 Hon c'heulié, hon c'hlaské bepred.

Ma belle petite fille, malade et dolente, — Frappée de deux maladies terribles, — De la coqueluche et de la fièvre de dents ! — Quel grand crève-cœur pour nous, ses parents !

Pendant trente-six jours, — La maladie, cruelle et sans pitié, — Tortura notre petit enfant, — Notre beau petit ange, Ivonaïk !

Trente-six jours martyre ! — Parents, pensez à nos angoisses ! — Et, pendant ce temps-là, rien que de faibles plaintes, Quand la souffrance était trop insupportable.

Car, dès qu'elle avait un moment de répit, — Notre fille nous riait gentiment, — Et ses regards, rivés sur nous, — Nous suivaient, nous cherchaient toujours.

Stourm a rae gand eunn nerz dispar
 Ouz he foan spouñtuz ha digar,
 Hag ann holl louzou, fall ha mad,
 Da welet, e vije d'he grad !

Allaz, allaz, Medesined,
 Da azrei d'hon merc'hik iec'hed,
 Oc'h euz laket hoc'h holl ardou !
 Enn aner ! Treac'h eo ann Añkou !

Dek heur eo bet enn tremeñvan,
 Hep paouez tamm da c'houzañv poan.
 E-pad dek heur he daoulagad
 A glaskaz he mamm hag he zad.

Hag he zellou a lare sklear :
 « Truez oc'h ho pugel dister !
 « Truez ! Ne vezit ket digar,
 « Rak em c'halonik me ho kar !

Elle luttait avec une énergie rare — Contre son mal terrible et impitoyable, — Et tous les remèdes, bons ou mauvais, — En apparence, étaient de son goût !

Hélas, hélas, médecins, — Pour rendre à notre petite fille la santé — Vous avez épuisé toute votre science. — En vain ! L'Añkou l'emporte !

Dix heures elle fut dans l'agonie, — Sans cesser de souffrir un seul instant. — Pendant dix heures ses yeux — Cherchèrent son père et sa mère.

Et ses regards disaient clairement : — « Pitié pour votre frèle enfant ! — « Pitié ! Ne soyez pas inexorables, — « Gar, dans mon petit cœur, je vous aime !

« Ne welit-hu ket pebez poan
 « E c'houzanvañ em c'horf bihan ?
 « Truez, ma zad, truez, ma mamm,
 « Pa z'oum enn ho keñver divlam !

Oh ! Beza dinerz, dic'halloud.
 Pa zigouez hevelep darvoud !
 Pebez eñkrez, pebez glac'har.
 Ne z'euz ket gwasoc'h poan, m'hel lar.

ENN DIVEZ, TEIR HUANADENN,
 EUR BAR KRENA, EUR GLEMMADENN,
 HAG, ANN ANJELUZ, PA DIÑSAZ,
 HON IVONAÏK A VARVAZ !

MES, O VERVEL, HE DAOULAGAD
 A GLASKE C'HOAZ HE MAMM HE ZAD !
 D'EOMP E OÉ HE ZELL DIVEZAN
 KEÑT KUITAT AR BED POANIUZ-MAÑ !

CH. GWENNOU.

« Ne voyez-vous pas quelle horrible souffrance — « J'éprouve dans mon petit corps ? — « Pitié, mon père, pitié, ma mère ! — « Puisque je suis sans reproche à votre égard. »

Oh ! se trouver sans force et sans pouvoir — Quand survient semblable malheur ! — Quelle angoisse, quelle douleur ! — Il n'y a pas de tourment plus horrible, je l'affirme !

A la fin, trois soupirs, — Une crise de tremblement, une faible plainte, — Et, lorsque l'Angelus tinta, — Notre petite Yvonne mourut !

Mais, en mourant, ses deux yeux — Cherchaient encore sa mère et son père ! — A nous fut son dernier regard — Avant de quitter ce triste monde !

(A suivre.)

CHARLES GWENNOU.

AR GLIZIN

D'an hañv, 'mesk an taoñzed melen,
Steredigo glaz ha kempen
A diwan, haenad diouz o sked,
Diouz o c'houéz ne lavarañ ked ;
'Rog ma vo troc'hed er parko
Gañd ar vals ar bleunio lirzin,
Ekreiz an id, plac'hedigo,
Et da glask bokedo glizin !

Etre kério 'n Añdalouzi,
Dindan heol Spagn ne zav hini
Kaeroc'h 'wit Pegnafiel, a-uz
Da vodo glazvez dudiuz ;

LES BLEUETS

Tandis que l'étoile inodore
Que l'été mêle aux blonds épis
Émaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore,
Avant que, de fleurs dépeuplés,
Les champs aient subi les fauilles,
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Entre les villes andalouses
Il n'en est pas qui sous le ciel
S'étende mieux que Peñafiel
Sur les gerbes et les pelouses,

Hini n'e deus krenvoc'h murio
 Da herzel ouz ar Sarazin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

N'eus kér etouez ar gristenien,
 Barz stajo 'n Tad Zañtel zoken,
 N'ez nep kouent koz brudet bras
 A welche, dé gwel zañd Amgroas,
 Mu' berc'herinet skwiz en dro
 Gañt baz, koulourdren ha kegin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

Merc'hed iaouañk kuruned roz
 O korolli d'abardé-noz,
 N'o deve neb lec'h bravoc'h stum

Pas qui dans ses murs crénelés
 Lève de plus fières bastilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

Il n'est pas de cité chrétienne,
 Pas de monastère à beffroi,
 Chez le Saint-Père et chez le Roi,
 Où, vers la Saint-Ambroise, il vienne
 Plus de bons pèlerins hâlés,
 Portant bourdon, gourde et coquilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

Dans nul pays, les jeunes femmes,
 Les soirs, lorsque l'on danse en rond,
 N'ont plus de roses sur le front,

Na kalono mu war elum ;
 Neb lec'h ne luc'h a-dreuz goualio
 Zartoc'h zello, vel perles fin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

'N amzer-hoñd, ar gwenan 'ra mél
 Hed prajeier 'tro Pegnafiel
 Ne gevent roz na foudralis
 A vije ken drañt hag Alis ;
 Out-hi, oa gwir fulen ar vro,
 Koañten 'bed ne gredje gourin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

Eun dé 'teuaz eun ermeziad
 Berr i gomzo, iaouañk a oad.

Et n'ont dans le cœur plus de flammes ;
 Jamais plus vifs et plus voilés,
 Regards n'ont lui sous les mantilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

La perle de l'Andalousie,
 Alice, était de Peñafiel,
 Alice qu'en faisant son miel
 Pour fleur une abeille eût choisie.
 Ces jours, hélas ! sont envolés !
 On la citait dans les familles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

Un étranger vint dans la ville,
 Jeune, et parlant avec dédain.

Piv oa i dud? A Vursia,
 A C'hrenad, pe a Sevilla?
 Pe Barbared, a gas ańko
 D'ar martoloded, ha revin?...
 Ekreiz an id, plac' hedigo,
 Et da glask bokedo glizin!

Den ne ouie. Mez Alisik
 A roaz d'hañ hi c'halonik.
 Eun draonien vodermet kaer
 'Wele 'nè 'n im zilañ dre laer
 Pa vervje stéred en eñvo,
 Ha kerzet zioul o vouzc'hoerzin...
 Ekreiz an id, plac' hedigo,
 Et da glask bokedo glizin!

Kér oa pell ha teñval; al loar,
 C'houeg d'ar iaouańkijo 'n em gar,

Était-ce un Maure grenadin ?
 Un de Murcie ou de Séville ?
 Venait-il des bords désolés
 Où Tunis a ses escadrilles ?...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

On ne savait. — La pauvre Alice
 En fut aimée, et puis l'aima.
 Le doux vallon de Xarama
 De leur péché fut le complice.
 Le soir, sous les cieux étoilés,
 Tous deux erraient par les charmilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

La ville était lointaine et sombre ;
 Et la lune, douce aux amours,

O sével 'dreg tourio, eun tu,
 A roudenne, 'n dañtelez du,
 Skeuden késtel ha palezio
 Gañt mil beg lem evel hiñkin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin?

Neuze'n Añdalouzezed vris
 O choñjal d'amourous Alis
 A c'hoañté joa o mignonez
 Pa dañseñt er c'hood orañjez ;
 'Mesk ar c'horn boud hag ar pifo
 'Zone iouc'hadeno skliñtin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

Keit 've 'n i neizik hunet dous,
 Ar spalver a c'ched al lapous ;

Se levant derrière les tours
 Et les clochers perdus dans l'ombre,
 Des édifices dentelés
 Découpait en noir les aiguilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

Cependant, d'Alice jalouses,
 En rêvant au bel étranger,
 Sous l'arbre à soie et l'oranger
 Dansaient les brunes Andalouses.
 Les cors, aux guitares mêlés,
 Animaient les joyeux quadrilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

L'oiseau dort dans le lit de mousse
 Que déjà menace l'autour ;

Alis 'gouske zeder ive
 Hep spoñt digañt hi c'harañte,
 Potr i vleo skañk en rodelo,
 Ken prim a deod, ken koañt a vin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

Heñ oa, sioaz, ar priñs Doñ Jouañ !
 'Beurz ar roue, eun déves hañ,
 Ar plac'h kés, war eur marc'h tolet,
 Pell diouz hi mam a voe kaset
 Barz eur c'hloastr du, da chom eno
 Gwélañ-gwélañ beteg ar fin...
 Ekreiz an id, plac'hedigo,
 Et da glask bokedo glizin !

E. ERNAULT.

Ainsi dormait dans son amour
 Alice confiante et douce.
 Le jeune homme aux cheveux bouclés,
 C'était don Juan, roi des Castil-
 Allez, allez, ô jeunes filles, [les...]
 Cueillir des bleuets dans les blés !
 Or c'est péril qu'aimer un prince.
 Un jour, sur un noir palefroi
 On la jeta de par le roi ;
 On l'arracha de la province ;
 Un cloître sur ses jours troublés
 De par le roi ferma ses grilles...
 Allez, allez, ô jeunes filles,
 Cueillir des bleuets dans les blés !

VICTOR HUGO.

(Les Orientales.)

AVEID BRETONNED BRÉH¹

Aveid Lueiz Kersilinn ha Fleuriot-Kérineu.

I Bréh-Izel i omb gannet,
Hag i Paris omb forbannet.
Tolpet amen, ni iv ur hueh
In hou inour, Bretonned Bréh !

Cuitteit hun nes hun lannigueu,
Miléneit bràü guet bleuigueu,
Hun gerhier spern, hun pradigueu
Men rid er riolenigueu.

POUR LES BRETONS DE BRETAGNE

A Louis Tiercelin et Fleuriot-Kerinou.

C'est en Basse-Bretagne que nous avons vu le jour, — et, à Paris, nous sommes exilés. — Dans cette réunion, nous buvons un coup — en votre honneur, Bretons de Bretagne !

Nous avons quitté nos petits coins de landes — que des fleurettes délicatement jaunissent, — nos haies d'aubépine et nos prés verdoyants — qu'arrosent de limpides ruisselets.

1. Poésie dite par l'auteur au Banquet de la Société « La Bretagne, » le 10 juin 1897.

I Breh-Izel i omb gannet,
 Hag i Paris omb forbannet.
 Tolpet amen, ni iv ur hueh
 In hou inour, Bretonned Bréh!

Laret nes quenvo d'er hoedeu
 Mén cresq quen tiou en derhuenneu,
 De sebl, de rehier en audeu
 'Zasson guet trous en houlenneu.

I Bréh-Izel i omb gannet.
 Pét truhé doh ré forbannet!
 Chetu ind i ivet ur hueh
 In hou inour, Bretonned Bréh!

Cuitteit nes hun chapeligueu,
 Mén neij hardéh inedigueu,
 Guiü ha fliàü, èl eledeigueu,
 Déieu caér er pardonnigueu.

I Breh-Izel i omb gannet.
 Pét truhé doh ré forbannet!
 Chetu ind i ivet ur hueh
 In hou inour, Bretonned Bréh!

C'est en Basse-Bretagne que nous avons vu le jour, — et, à Paris,
 nous sommes exilés. — Dans cette réunion, nous buvons un coup
 — en votre honneur, Bretons de Bretagne!

Nous avons dit adieu aux bois — où croissent des chênes épais,
 — au sable, aux rochers de nos côtes — qui retentissent du bruit
 des vagues.

C'est en Basse-Bretagne que nous avons vu le jour. — Prenez en
 pitié les pauvres exilés! — Les voilà qui boivent un coup — en
 votre honneur, Bretons de Bretagne!

Nous avons quitté nos gracieuses chapelles — où voltigent hardiment
 des oisillons gentils — et joyeux, comme de jolis angelets, —
 aux beaux jours des pardons.

Ne huélamb guneh tu i bleu,
 Huen erbet lan a aveleu,
 Nag ir gùé, dan en déliqueu,
 Cochet d'er gùèlan, niehigueu.

I Bréh-Izel i omb gannet.
 Truhé doh breder forbannet!
 Nen det quet doumen ar hun leh.
 Chomet douzen, Bretonned Bréh!

Paris, 5 a Vehuein 1897.

PIERRIC LAURENS.

C'est en Basse-Bretagne que nous avons vu le jour. — Prenez en pitié les pauvres exilés! — Les voilà qui boivent — un coup en votre honneur, Bretons de Bretagne!

Nous ne voyons plus de blé-noir en fleurs, — de pommiers chargés de fruits, — ou, sous les toits de feuillage des arbres, — délicieusement dissimulés, des nids minuscules et charmants.

C'est en Basse-Bretagne que nous sommes nés. — Ayez pitié de frères en exil! — Ne nous suivez point ici. — Restez là-bas, Bretons de Bretagne!

Paris, 5 juin 1897.

PIERRE LAURENT.

ER PEH E DREMEN

Aveid Lueiz De Chappedelén.

Hou teulegad des hum selet
Im ré lièsmad, dous caret.

Ré un al e selant bermen.
Allas ! er seleu e dremen !

Hou tives en des bet hoaret
Doh ein lièsmad, dous caret.

Doh un al i hoarant bermen.
Allas ! en hoaret e dremen !

CE QUI S'ÉVANOUIT

A Louis De Chappedelaine.

Vos yeux se sont mirés fort souvent dans les miens, douce amie.

C'est dans les yeux d'un autre qu'ils se mirent maintenant. Hélas !
ils s'évanouissent, les regards !

Vos lèvres m'ont souri bien souvent, douce aimée.

C'est à un autre qu'elles sourient maintenant. Hélas ! ils s'évanouissent, les sourires !

Hou teulegad en des ouilet
Doh ein lièsmad, dous caret.

Doh un al i ouilant bermen.
Allas ! en dareu e dremen !

Hou pisièd en des sterdet
Me ré lièsmad, dous caret.

Ré un al e sterdant bermen.
Allas ! dornadeu e dremen !

Hou teuorn, hues ancoéheit
Mem bliaü gùavé des flouriqueit.

Bliaü un al flouriquant bermen.
Allas ! flouriquat e dremen !

Hou tibouguen en des poquet
D'em ré gùavé, men dous caret.

Vos yeux ont pleuré à cause de moi bien souvent, douce chérie.

C'est pour un autre qu'ils pleurent maintenant. Hélas ! ils s'évanouissent, les pleurs !

Vos doigts ont serré les miens très souvent, douce amie.

Ce sont les doigts d'un autre qu'ils serrent maintenant. Hélas ! ils s'évanouissent, les serrements de mains !

Vos mains, vous l'avez oublié, ont parfois caressé mes cheveux.

Ce sont les cheveux d'un autre qu'elles caressent maintenant. Hélas ! elles s'évanouissent, les caresses !

Vos joues ont embrassé parfois les miennes, ma douce aimée !

De ré un al poquant bermen.
Allas ! er poqueu e dremen !

Hou calon en des bet fouettet
Guet m' hani liès, doux caret.

Gu' hani un al i souet bermen.
Allas ! caranté e dremen !

PENGLUIIC.

Paris, 13 a veurh 1897.

Ce sont les joues d'un autre qu'elles embrassent maintenant.
Hélas ! ils s'évanouissent, les baisers !

Votre cœur a battu bien souvent à l'unisson du mien, douce chérie.
C'est à l'unisson du cœur d'un autre qu'il bat maintenant. Hélas !
il s'évanouit, l'amour !

PENGLUIIC.

Paris, 15 mars 1897.

TÉRNAIRES BILINGUES

Cistr ra grad
D'ar lagad
Rū 'vel goad.

Drūz d'éo,
Vo méo
Pa b'éo.

Leūn béol:
Krenn paol,
Laouen d'ol.

Blaz ha liou
D'omp ra daou
Dudiou !

Cistr zo k'er,
Danvez skler
Gas d'ar gear.

Sistr Fouēnan,
Er gwerz man
Ma ho kan.

Le cidre fait plaisir
A l'œil,
Rouge comme le sang.

Moelleux à boire,
Il a enivré
Quand on le paie.

Pleine cuve;
Solide timon,
Table joyeuse.

Gout et couleur,
Il nous donne
Double jouissance.

Le cidre est précieux,
Clair profit
Il apporte à la maison.

Cidre de Fouesnant,
Dans ce chant,
C'est toi que je célèbre.

Cidre resplendissant
Qui pétille en moussant
Rouge comme le sang;

Cidre qui fait plaisir
Et grandit le désir
Sans jamais l'assouvir ;

Cidre, roi des bolssons,
Conducteur des moissons,
Inventeur des chansons ;

Cidre, douce liqueur,
Ton goût et ta couleur
Charment l'œil et le cœur.

Cidre plus riche encor :
Ta récolte est de l'or,
Elle est notre trésor.

O cidre de Foueshant,
Pour toi sont maintenant,
Ces rimes te prônant.

JOS PARKER.

DA LOEIZ KERZILIN, EOSTIK ROAZON

Blavez-mad dit, Loeiz Kerzilin,
Digant barz bihan Gwerliskin ;
Me zwit dit eur blavez êvruz
Hag eur vûez gaer a paduz !

Te éo a garan ar muia
Demeus holl-barzet ar vro-ma ;
Rak te a gan bepret hep mez
D'hom bro garet en he gwir yez.

Koulskoude, siouaz ! ar yez-se
'Zo diskaret, nac'het bemde ;
Met te vit-se, Eostik Roazon,
Er c'han bepret a nerz kalon !

Mez d'ann holl vriz-barzet Arvor !
A dit, kenvreur, gloar hag henor !
Deus Gall hout deud gant da delenn,
Henor dit, Loeiz, da virvikenn !

Pa man hom barzet brudet all
O komz d'ar Vro-ma en yez Gall,
Te barz Gall zo deud 'n'o zoez,
Da gomz yez Breïz : dè, pebeus mez !!

Pa ven ma hunan o wela,
Gant ar c'heuz da yez ar vro-ma,

Ar zounj deus ouzit, kenvreur ker,
Laka ma c'halonik seder !

Kaer m'o kana dezi kanvo
Den all ama n'am resproto,
A m'ar talc'han vit kement-se
'C'houn mad penaoz te gan ive.

Gwell diez eo derc'hel da gana
Pa na ve den o tidona ;
Met te ganen, Loeiz, a zalc' ho
Despet holl beteg ar maro !

A pa 'vi mui, o barz karet !
Neus forz pelec'h 'vi douaret
Kred 'c'hin da wela war da vez,
Ma ven war da lerc'h en buez !

Blavez-mad ta a greiz kalon,
Eur wech c'hoaz, barz karet Roazon,
A kred mad bep wech ma kanin
C'he hennout, Loeiz, eo e sounjin !

CH. ROLLAND.

DA BARZ GWERLISKIN

Blavez mad d'oc'h, barz Gwerliskin !
Hogen 'n oll gomzou-ze re c'houek,
Pa fell d'ehoc'h, mignoun, lavaret d'in,
A zo mad etre zomp, rimet e Brezounek ;
Ar C'hallaoued ne glevint ket...
Koulskoude, pa ze gwir ar Vreiziz ho c'hlevo,
E iez Gallek ve red ho lavaret...
Mar n'ho c'hlev den ebed, me gred gwelloc'h a vo !

LOEIZ KERSILINN.

KOMZ RE A ZO NOAZUZ

E Kreiz tōmder eun devez anv,
O tont euz a dy eun den klanv,
Eur c'houaracher, 'n aoutrou Maze,
Var zu he gear a zistroe.

Luskellet gand bale reīzet
He loën, Maze, morgousket,
Laoske, dre an hent poultrennek,
'Guiz ma kare mont he gazek.

O klask eun tam disheol eta,
Oumhan gerze 'n eur big-lamma
Ha hed ha hed gant eur voger,
Tosta ma c'helle da ober.

TROP PARLER NUIT

En pleine chaleur d'un jour d'été, — Venant de chez un malade,
— Un médecin, Monsieur Mathieu, — Vers sa demeure retournaît.

Bercé par le pas régulier — De sa bête, Mathieu, somnolent, —
Laissait, par la route poudreuse, — Comme elle le voulait aller sa
jument.

Cherchant donc un peu d'ombre, — Celle-ci marchait en trottin-
nant — Tout le long d'un mur, — Du plus près qu'elle pouvait le
faire.

Adreg ar voger-ze e oue,
 Enn eur liorz, gwez kaer pere
 Astenne azioch an hent praz,
 Leun a vrouez, ho brankou glaz.

Maze, 'n eur zeac'hi he c'houezen,
 A zeuaz da zevet he ben
 Hag a velaz — Na pebeuz gwel! —
 Eur blokad prün oc'h an huel.

Prün dare, melen, marellet
 A bikou ruz. Maze, techet
 Da gomz oc'h outhan he unan,
 A zonje krenv : « O, emezhan,
 « O kaera prün, prün duduiz!
 « Na c'houi vefe-ta kennerzuz
 « D'ar beachour kement beac'hiet
 « Gant an dômder hag ar zeac'het.

Derrière ce mur se trouvaient, — Dans un jardin, de beaux arbres qui — Étendaient au-dessus de la grand'route, — Chargées de fruits, leurs branches vertes.

Mathieu, en essuyant sa sueur, — Vint à lever la tête, — Et vit — Quelle vision ! — Un bouquet de prunes tout en haut.

Des prunes mûres, jaunes, marbrées — De points rouges. Mathieu, qui avait la manie — De se parler à lui-même, — Pensait tout haut : « Oh ! dit-il,

« Oh ! les belles prunes ! prunes délicieuses ! — Que vous seriez donc réconfortantes — Au voyageur si accablé — Par la chaleur et la soif.

« Assur perc'hen al liorz-ma
 « Ne dafe ket d'am dinac'ha
 « Unan pe ziou, pe deir brunen,
 « 'Vit distana va c'hornaillen... »

Dre ma prezeg evelse,
 O veza great d'ar Brün dale,
 Maze, 'n eur deuleur evez braz,
 Gant kalz a boan o zigassaz,

Goustad he dreid var an dibier,
 Hag harped mad ouz ar voger,
 Setu hen soun var keïn ar Brün
 Hag o vont da gutuill ar prün,

Pa zonjaz adarre, evel
 M'oa he c'hustum, a vouez huel :
 « Ne ve ket ebat va doare,
 « Breman avad, mar tigouesfe

« Certes, le propriétaire de ce jardin — N'irait pas me refuser —
 Une ou deux, ou trois prunes, — Pour éteindre le feu de mon
 gosier. »

Comme il discourait ainsi, — Ayant fait la Brune s'arrêter, —
 Mathieu, en prenant de grandes précautions, — Avec beaucoup de
 peine, ramena

Doucement ses pieds sur la selle, — Et, bien appuyé contre le
 mur, — Le voilà debout sur le dos de la Brune — Et sur le point de
 cueillir les prunes,

Quand il pensa encore, comme — C'était son ordinaire, à haute
 voix : — « Elle ne serait pas agréable ma position, — En ce mo-
 ment, pour sûr, s'il venait

« Da dremen aman eur gadal
 « Hag en em lakfe da ioual,
 « Var digarez c'hoari eun dro,
 « Eun dro vrao d'hin : Ar Brün ! uho ! »

Hogen, ar Brün en deuz klevet,
 Sentuz, kerkent ez eo loc'het,
 Ha mesk ar vein hag ar glachen,
 Maze a ra lam-chouk-a-ben.

Holl brounduet he izili,
 Ar paour-keaz den, goadek he fri,
 En em zavet gwella ma c'hell,
 En dro d'hezan reäz eur zell.

Hag e velaz he gazek koz
 Pehini, var levenn ar voz,
 Gant ar saozan chômet a za,
 Her zelle dont 'n eur jilgamma.

CHARLÈS AR BRAZ.

« A passer ici un garnement — Et qui se mettrait à crier, — Sous prétexte de me jouer un tour, — Un joli tour : Hue ! la Brune ! »

Or, la Brune a entendu. — Docile, aussitôt elle est partie, — Et parmi les cailloux et le gazon, — Mathieu fait la culbute.

Tout meurtris ses membres, — Le pauvre homme, le nez saignant, — S'étant relevé du mieux qu'il peut, — Autour de lui jeta un regard.

Et il vit sa vieille jument — Qui, sur le bord de la douve, — Par la surprise arrêtée, — Le regardait venir en boitillant.

CHARLES LE BRAZ.

ANN DAOU VEVEL HAG ANN OGE

Eun devez, eur merour a gassaz daou vevel
Da gerc'het var ho chouk he oge d'ar c'hoël,
El leäc'h ma edo, er zizun dremenet,
Bet kasset da aøza. « Ha kit dillo, paotret !
« 'Vit ma c'hellimp hirio ogega, emhezan,
« 'Ben ho deilla varc'hoaz prajeier Pen-al-lan. »
Pa Welchont ann oge, unan ar mevellienn,
Lemm a deod, a speret, 'reäz eur c'hoarzaden
'Neur lavaret : « Jesus ! petra zonje eta
« Ann ozac'h, pa hen d'euz hon digasset ama ?
« N'euz ket var ann douar daou zen hag a c'helpfe
« Dougen var ho diouskoaz eun hevelep oge ! »
Egile, eun den krenv, eun tamik fougeer,
A respountaz : « Daou zen ! Ned eo ket re bounner.
« Da eun den ! Va-unan d'hen dougen ounn barrek.
« Va sikourit hepken da zamma ar penvek,

LES DEUX VALETS ET LA HERSE

Un jour, un fermier envoya deux domestiques — Prendre sur leurs épaules sa herse à la forge — Où on l'avait, la semaine passée, — Envoyée réparer. « Et hâtez-vous, les gars ! — « Afin que nous puissions aujourd'hui herser, dit-il, — « Avant de les fumer, demain, les prés de Pen-al-lan. » — Quand ils virent la herse, un des domestiques, — A la langue et à l'esprit déliés, éclata de rire — En disant : « Jésus ! que pensait donc — « Le patron quand il nous a envoyés ici ? — « Il n'y a pas sur la terre deux hommes qui pourraient — « Porter sur leurs épaules une pareille herse ! » — L'autre, un homme vigoureux, un peu vantard, — Répondit : « Deux hommes ! Elle n'est pas trop lourde ? « Pour un homme ! Moi-même, de la porter je suis bien capable. — « Aidez-moi seulement à me

« Hag e welfot... » Epad ma gerze daoubleget,
 Ar paotr iziqnuz all, p'hini iè dibeac'hiet,
 A lavare d'hezan : « Souezet maro ounn.
 « Pebeuz nerz, va zud keaz ! c'houi a zo eur Samsoun.
 « Ne m'efe ket kredet biskoäz kement all.
 « Nann, n'ho c'heuz ket ho par e'Breiz n'hag e'Bro-c'hall
 « Eun em lac'ha rafot. En han' Doue ! lakit
 « Aun oge d' ann douar, eur pennad ehanit,
 « Pe va lezit da ref eun taol skoäz d' eöc'h.
 « — Tra, tra, eme Yan-Zod, kalouneket muioc'h
 « Gant ar meuleudiou eget skuiz gant he veac'h,
 « Ne m'euz tam dienez, 'velse bezit dineac'h,
 « Hag evit ho tiskouez ar pez c'hellan ober,
 « Va-unan e fell d'hinn her gass beteg ar gear. »
 Hag a ben e teuaz, evel ma lavare,
 Beteg ar porrastel da zougen ann oge.
 Eur gluvaner ato oc'h ouzhomp a ra gaou :
 Ato vez touellet a re 'jõm d'he zelaou.

CHARLÈS AR BRAS..

charger de l'instrument — Et vous verrez... » Pendant qu'il marchait courbé en deux, — L'autre rusé garçon, qui allait sans fardeau, — Lui disait : « Je suis stupéfait. — « Quelle force, mes bonnes gens ! Vous êtes un Samson. — « Je n'aurais jamais cru autant. — « Non, vous n'avez pas votre égal en Bretagne ni en France. — « Vous vous tuerez. Pour Dieu ! mettez — « La herse à terre, un moment reposez-vous, — « Ou laissez-moi vous donner un coup d'épaule. — « — Point du tout, dit Jean le Sot, plus encouragé — « Par les compliments que fatigué de son fardeau. — « Je n'ai aucune peine, ainsi soyez sans inquiétude. — « Et, pour vous montrer ce que je puis faire, — « Moi-même je veux la porter jusqu'à la maison. » — Et il réussit, comme il le disait — Jusqu'à la porte de la cour à porter la herse. — Un flatteur toujours se moque de nous : — Toujours sont dupés ceux qui restent l'écouter.

CHARLES LE BRAS.

SONIC

War don : Bars en coajou Malanai a zo enn einic rouz.

Bars en coajou Guernaham a zo eur wezenn faou
Ed eus ouspenn tri c'hant vloaz, oh! ia, heb làret gaou.

D'ar zul, tro ann abardez, dindan ar wezenn goz,
Na da wez, Yvonaïc, omb chomet bete noz!

War ar scour, a-uz d'hon fenn, e cane ann estic,
Cane ann estic bihan, ken flour ha ken coantic!

Ma lavare dre he zon, — brema m'hen goar er-vad, —
Divoal euz ar merc'hed coant, pere 'ro calonad.

Mès allas ! ann dud iaouanc, 'vit clevet ann eined
O reï d'he cuzuillo mad, na reont van a-bed.

SONE

Sur l'air : Dans les bois de Malanai il y a un petit oiseau roux.

Dans les bois de Guernaham est un hêtre — Qui a plus de trois cents ans, oh! oui, sans mentir. — Le dimanche, vers le soir, sous le vieil arbre, — Que de fois, Yvonaïc, nous sommes restés jusqu'à la nuit! — Sur la branche, au-dessus de notre tête, chantait le rossignol, — Chantait le rossignol, si doucement, si gentiment! — Et il disait dans sa chanson, (à présent je le sais bien,) — De se dévier des filles jolies, qui causent peine de cœur. — Mais hélas ! les jeunes gens, pour entendre les oiseaux — Leur donner

Neuze me 'zo bet scoët gant eur barrad clenved,
Hac hen eus war ma guele 'pad tri mis ma dalc'het.

Ann de kenta ma savis, 'vel ma tomme ma goad,
Gant heaul ann Nevez-Amzer, mè da vonet d'ar c'hoad.

Ann heaul a oa splan ha sclezr, glaz a oa ar wezenn,
Hac ann estic a gane bepred, flour ha laouenn.

Dindan ar wezenn arre a oa Yvonaïc,
Mès allas ! en he c'hichenn oa ma migon Gabic.

Hac ha lavare d'ezhi, mar em eus clevet mad :
— « C'hui a zo plijadurès ma c'halon, ma lagad.

« Me em eus ti ha parcou, marc'h ha buc'h hac eujenn,
« Ha Laouic n'hen eus netra, zoken eur iaric wenn. »

O Doue ! pebeus glac'har, ha pebens calonad !
Me garrie beza marvet eno neuze timad !

Er sizun ma timezas ma dous Yvonaïc,
Em eus dilezet ma bro, claony braz ma c'halonic.

de bons conseils, n'en font aucun cas. — Alors, j'ai été frappé d'une crise de maladie, — Qui m'a retenu trois mois sur mon lit. — Le premier jour que je me levai, comme mon sang s'échauffait, — Au soleil du printemps, je me rendis au bois. — Le soleil était brillant et clair, l'arbre était vert, — Et le rossignol chantait toujours, mélodieux et gai. — Sous l'arbre, était encore Yvonaïc, — Mais hélas ! près d'elle était mon ami Gabriel. — Et il lui disait, si j'ai bien entendu : — « Vous êtes la joie de mon cœur, de mes yeux ! — J'ai et maison et champs, cheval et vache et bœuf, — Et Laouic n'a rien, pas même une poulette blanche. » — O Dieu ! quelle douleur et quel crève-cœur ! — Je voudrais être mort là, sur-le-champ ! — La semaine où se maria ma douce Yvonaïc, — J'ai quitté mon pays, le

Me a zo brema soudard, bars en dalc'h ar Roue,
Pell euz ma Breiz, en Bro-c'hall, d'eoc'h holl benoz Doue ;

Benoz Doue d'eoc'h-hu holl, kenvrois Breiz-Izel,
Allas! me n'ho cuelin mui, — aman vō rèd mervel!

F. M. AN UC'HEL.

cœur bien malade. — Je suis maintenant soldat, au service du Roi,
— Loin de la Bretagne, en France; que Dieu vous bénisse tous; —
Que Dieu vous bénisse tous, mes compatriotes de Breiz-Izel; —
Hélas! je ne vous reverrai plus, ici il me faudra mourir!

F. M. LUZEL

AR BREZONEC

Iez hon tado, o iez caret,
Iez ar barzed coz a wez-all,
Mar eus bastarded, trubardet
Da disanzao evit iez Gall ;

N'eus ket a forz, rac mastaret
Vé da gozni gant ho fe fall :
Les-int da ober, da laret,
Ho c'halon 'zo lous ha tefall.

Ann hol Vreizadael a wenn vad,
Calet ho fenn ha tom ho goad,
Da harpo betec ar maro :

Rac te è iez ker hor zent coz,
A gomzont c'hoas er Baradoz,
Te è ar frankiz hac ar vro ! —

F.-M. AN UC'HEL.

LA LANGUE BRETONNE

O langue des aïeux, accents si doux au cœur,
Que parlaient nos vieux saints et les Bardes antiques,
Ah ! s'il est des bâtards, des hommes sans pudeur
Reniant les *guerziou* et les *soniou* celtiques,

Pour les chansons de France, ô je leur dis : Malheur !
Poursuivons-les partout de nos traits satyriques,
Méprisons leurs complots, leurs trahisons iniques,
Hélas ! leur âme est vile et pleine de noirceur !

Mais tous les vrais Bretons issus de bonne race,
Têtes dures, dit-on, et volonté tenace,
Avant de t'oublier, mourraient avec fierté.

Nos pères te parlaient, nos vieux saints t'ont chérie ;
Ils te parlent encore¹, et tout cœur breton crie :
— « Oui, c'est toi la Patrie, et toi, la Liberté ! » —

F.-M. LUZEL.

1. Dans un autre monde.

AR MEVEL BRAZ¹.

« Kea ! va merc'h, d'al leur nevez.
Me glev ar baotred o c'hervel er-meaz. »
— « Iaou, va mamm, ne d'inn ket, salokraz ;
Eno en em gavo ar Mevel Braz. »

— « Kea'ta heb aoun ! Mar d'eo eno
Ar baotred iaouank da zifenco ! »
Hag hi ha mond, ar plac'hik keaz ;
Hag ar plac'h ha mond d'al leur nevez.

Eno oa, eno oa ar Mevel Braz.
Ouz ar plac'h e tostaaz,
Kalz a draou kaer a lavaraz,
Da zansal her pedaz.

LE MAITRE-VALET.

Va, ma fille, à l'aire neuve. — J'entends les jeunes garçons qui t'appellent au dehors. » — « Iaou, ma mère ; je n'irai pas sauf votre grâce. — Car le Maître Valet y sera.

« Vas-y sans crainte ! S'il y est — les jeunes garçons te défendront contre lui ! » — Et elle d'y aller, la chère jeune fille ; — Et la jeune fille d'aller à l'aire neuve.

Là se trouvait, là se trouvait le Maître-Valet. — De la jeune fille il s'approcha, — Beaucoup de choses il lui dit, — A danser il l'invita.

1. Que nos lecteurs ne soient pas surpris de voir de nouveau ces vers bretons. J'ai reçu à l'occasion de la détermination que j'avais prise, tant de plaintes et tant de reproches ; on m'a si vivement sollicité de ne pas priver nos amis de ces poèmes ; on m'a demandé avec tant d'insistance de les rétablir, que je dois céder à ces désirs si aimablement exprimés.

L. T.

— « Iaou ! va laoskit, skuiz ounn meurbed ;
 Pe me varvo war ar plaz ! »
 Ar Mevel Braz n'her laoskaz ket :
 Da zansal e kontinuaz.

— « Sounit, Sounerien, ho tansou,
 Ken a dorro ho pouzellou !
 Evidoun-me a zanso
 Andra va zreid ya dougo. »

— « Iaou ! va laoskit, enn han' Jezuz,
 Va laoskit, va mignoun keaz !
 P'ema o tiver ar gwad ruz,
 Ar gwad ruz leiz va botez ! »

— « Me n'az laoskinn ket, n'az laoskinn ket
 Va dousik, va dousik karet !
 Ne ket eur weach em euz da c'houlennet ;
 Evit daouzek ne lavarann ket. »

.....

« Iaou ! laissez-moi, je suis bien fatiguée ; — ou bien je mourrai à cet endroit même ! — Le Maître-Valet ne la lâcha pas : — De danser il continua.

« Jouez, sonneurs, vos airs de danse, — Jusqu'à ce que vos boyaux soient rompus ! — Quant à moi je danserai — Tant que mes pieds me pourront porter. »

« Iaou ! laissez-moi au nom de Jésus, — Laissez-moi, mon cher ami ! — Car voilà que coule le sang rouge, — Le sang rouge plein mon soulier ! »

« Je ne te lâcherai pas, je ne te lâcherai pas, — Ma petite douce, ma petite douce aimée ! — Ce n'est pas une fois seulement que je t'ai demandée en mariage ; — Douze fois je ne dis pas ! »

.....

— « Digorit, va mamm, digorit d'in
 Dor ann ti, dor ar jardrin ;
 Setu kaset aman
 Ho merc'h gwall-glanv !
 Digorit, va mamm, digorit d'in
 Dor ann ti, dor ar jardrin ;
 Se tu kaset endro
 Ho merc'h maro ! »

... d'ann tad, d'ann tad malloz,
 D'ar vamm, d'ar vamm iveau,
 Ho deuz kaset henoz
 Ho merc'h, ho merc'h d'al leur nevez.

... — « Pa n'oud ket bet d'in e dimizi,
 Da seurt e-bed all mui na vezi !
 Va gwad-me, da c'hwad-te
 Enn eur ster a zivero ;
 Va c'horf-me, da gorf-te
 Enn eur bez a repozo ;
 Va ene, da ene
 Eunn Doue a veulo !

FRANÇOIS LE CAM.

« Ouvrez-moi, ma mère, ouvrez-moi — La porte de la maison, la porte du jardin ; — Voilà qu'on amène ici — Votre fille bien malade ! — Ouvrez-moi, ma mère, ouvrez-moi — La porte de la maison, la porte du jardin ; — Voilà que l'on ramène — Votre fille morte ! »

... au père, au père malédiction — et à la mère, à la mère aussi, — Qui ont envoyé ce soir-là — leur fille, leur fille à l'aire neuve.

... « Puisque tu n'as pas voulu être à moi en mariage, — A nul autre désormais tu ne seras ! — Mon sang et ton sang — En un même ruisseau couleront ; — Mon corps et ton corps — En une même tombe reposeront ; — Mon âme et ton âme — Un même Dieu glorifieront !

AR PRIZOUN

« Lavar, plac'h, lavar d'eomp-ni :
Pe seurt klemm eo da hini ?

— A-enep Lanik ar Flem
A-enep hennez ema va c'hleomm.

— Lavar, plac'h, lavar d'eomp ni :
Pe seurt drouk eo he hini ?

— Va oanik gwenn, va oanik karet,
Va paour keaz oanik en deuz laeret !

— Lavar, plac'h, lavar d'eomp-ni :
Pe seurt c'hoant eo da hini ?

LA PRISON¹

« Dis-nous, jeune fille, dis-nous : — de qui as-tu à te plaindre ?

— C'est de Lanik Le Flem, — c'est de celui-là que j'ai à me plaindre.

— Dis-nous, jeune fille, dis-nous : — quel est son tort envers toi ?

— Mon petit agneau blanc, mon petit agneau bien-aimé, — mon pauvre cher petit agneau, il l'a volé !

— Dis-nous, jeune fille, dis-nous : — que désires-tu (comme réparation) ?

1. La présente pièce, ainsi que celle du même auteur intitulée *Ar Mevel Braz* et publiée dans le numéro de septembre 1903, peuvent paraître au premier aspect, dépourvues de mesure en tant que poésie et de rythme en tant que chansons. Cela tient à ce que l'auteur ne les *chante* pas sur un *air* mais les *récite* seulement suivant un *thème* musical. Après avoir indiqué ce thème en préladant sur l'instrument duquel il s'accompagne, il ne s'en sert plus que comme d'un point d'appui duquel il part pour développer chacune des phrases de son poème suivant le libre gré de son inspiration musicale. — Note du Traducteur.

— Goulenn a rann, goulenn a rann
 Evit he vleo d'am oanik
 He vleo da Lanik ;

Goulenn a rann, goulenn a rann
 Evit he benn d'am oanik
 He benn da Lanik ;

Goulenn a rann, goulenn a rann
 Evit he galoun d'an oanik
 He galoun da Lanik.

— Re ziez, re ziez eo da c'hoant ;
 D'ar prizoun ez aioal Lanik koant.

— Ma tle-hen mond d'ar prizoun, d'ar prizoun,
 Eur prizoun kaer a ouzonn, a ouzonn :

Va divronn gwenn eo he vuriou,
 Va divreac'h ann noriou. »

FRANSEZ CAM.

— Je demande, je demande — pour la laine de mon agneau —
 les cheveux de Lanik ;

Je demande, je demande — pour la tête de mon agneau — la tête
 de Lanik.

Je demande, je demande — pour le cœur de mon agneau — le
 cœur de Lanik.

— Trop difficile, trop difficile à accomplir est ton désir ; — c'est
 en prison qu'ira le joli Lanik.

— S'il doit aller en prison, en prison, — une belle prison, je con-
 nais, je connais :

Mes deux seins blancs en sont les murs, — mes deux bras les
 portes ».

Traduit par TANGUY MALMANCHE.

EUL LIZER MARTOLOD

P'az pezo digemeret al lizer-ma, Plac'hik,
te vezo mad evidoun, mar kerez, eunn tammik ;
ha Doue da vinnigo mar lennez penn-da-benn.

Gan-ez-te n'en em gaviz nemet eur weach hep-ken.
Er bloaz tremenet e oa, e pardoun da barrez,
pa z'eo guir em euz danset gan-ez, eunn abadenn.

Asamblez hon euz danset, ha pourmenet iveauz.
Aboue-ze n'az kweliz. Med eur steredenn aour
a sklerijennaz, a-bell, noz va zristidigez.

Rak pell dioc'h ar vro, gwallbell, eo eat kuit, ar paotr paour :
ann hini a zin dindan zo martolod brema,
tost da vond d'ann Enezi, war eul lestr marc'hadour.

LETTRE DE MATELOT

Quand tu recevras la présente lettre, jeune fille, sois bienveillante à mon égard, si tu veux, un petit peu; et que Dieu te bénisse si tu la lis jusqu'au bout.

Je ne me suis rencontré avec toi qu'une seule fois : c'était l'année dernière, au pardon de ta paroisse. Même, j'ai dansé avec toi, un tour.

Ensemble nous avons dansé, et aussi nous nous sommes promenés. — Depuis je ne t'ai pas revue. Mais une étoile d'or a illuminé, de loin, la nuit de ma tristesse.

Car loin du pays, bien loin, il s'en est allé, le pauvre garçon : celui qui signe ci-dessous est matelot maintenant, près de s'en aller aux Iles (aux Colonies) sur un bateau marchand.

Klev ar pez a c'houlennann ouzid el lizer-ma :
 va holl zud a zo maro ; ha da gaout sonj enn-ho
 ne choum den e-bed er bourk, siwaz, enn amzer-ma.

Mar en em gavez eur weach e bered Plougerno
 kea war bez va zad ha mamm da laosker eur bedenn ;
 ann eil vez eo enn tu kleiz ; merket eo ann hano.

Hennez eo ar c'henta pez a zeuann da c'houlenn.
 Med eunn all oc'hpenn a ri, plac'hik, da rei d'in-me
 levezenez ha kaloun vad kent ma z'inn ac'halenn.

N'em euz glad na mad, nemet va c'horf ha va ene.
 Ha mar kasenn va ene gant va c'horf, m'em euz aoun
 na vije kollet hennez er broiou pell, du-ze.

M'em euz aoun na ve beuzet e goeled ar mor doun.
 Hag abalamour da ze, kent ma vezinn kuiteat
 me zeu d'her fisiout enn-oud, pa n'em euz seurt mignoun.

Écoute ce que je te demande par cette lettre : Tous les miens sont morts, et, à se souvenir d'eux, il ne reste personne au bourg, hélas, maintenant.

Si tu te trouves une fois dans le cimetière de Plouguerneau, va sur la tombe de mes père et mère pour y dire une prière ; c'est la deuxième tombe à gauche ; le nom y est marqué.

C'est là la première chose que je viens te demander. Mais il en est une autre que tu feras, jeune fille, pour me donner joie et bon courage avant que je ne m'en aille d'ici.

Je n'ai d'autres biens au monde que mon corps et mon âme. Et si j'emporte mon âme avec mon corps, j'ai peur qu'elle ne se perde en même temps que lui, aux pays lointains, là-bas.

J'ai peur qu'elle ne soit noyée au fond de la mer profonde. Et c'est pourquoi, avant de partir, je viens te la confier, puisque je n'ai ami qui vive.

Hag abalamour da ze, silaou pez em euz great :
 Va ene, va guir ene, bet digant va C'hrouer,
 etre diou bajenn al lizer-man em euz lekeat,

Ma viri hema gan-ez, ken na zeuinn d'ar gear ;
 Ma viri hema gan-ez, hep diskouez anezhan
 da gristen e-bed, enn aoun na z'afe gant eul laer.

Ha mar teufez da daoler d'ann hent al lizer-man,
 er memez mare, plac'hik, e taolfez d'ann avel
 ene ar martolod paour,

IANN-VARI ROSKANVEL.

Donc, pour cela, écoute ce que j'ai fait : Mon âme, ma vraie âme, celle que je tiens de mon Créateur, entre les deux pages de cette lettre je l'ai mise,

Afin que tu la gardes jusqu'à ce que je revienne à la maison ;
 Afin que tu la gardes sans la montrer à qui que ce soit, de peur qu'un voleur ne s'en empare.

Et, si tu venais à jeter au chemin cette lettre, au même instant, jeune fille, tu jetterais au vent l'âme du pauvre matelot,

JEAN-MARIE ROSCANVEL.

ZEBLANT EUZ AR BED-ALL

KENDER-COZ

Eun nosvez hanv, Job ar C'hender
O pesketa hed ar Ster-Laër,
A velaz tont var lez ar c'hood
Carrons braz an aotrou Kergoad.

Pevar hincane liw-kestenn
A charre ar c'harrons melen;
Bep tu d'han tan-flamm a strinke
Ken e oa splann evel d'an dë.

An aotrou Kergoat oa maro
Eun daou pe dri miz pe vardro,
Hag he ene oa forbannet
Pell euz palez caër an Drindet.

INTERSIGNE DE L'AUTRE MONDE

KENDER-COZ (VIEUX COUSIN)

Une nuit d'été Job Kender-Coz — Pêchant le long du Ster-Laër,
— Vit venir sur la lisière du bois — Le grand carrosse de Monsieur
Kergoat.

Quatre chevaux châtais — Tiraient le carrosse jaune; — De
tous les côtés la flamme sautait — Au point qu'il brillait comme en
plein jour.

Monsieur Kergoat était mort — Depuis deux ou trois mois envi-
ron, — Et son âme était chassée — Loin du beau palais de la Trinité.

Kender-Coz, calonnek meurbed,
 Morse'raok den n'en deuz redet,
 Dek kuech n'euz guelet an ankou
 Ha mamm an Diaoul o sclask louzou.

— « Aotrou-kez, em-hañ petra zo ?
 « Me zonje d'in oac'h eet d'ho tro !
 « Perac ho kuellan-me fennos ?
 « Daoust ha jarret ve'r baradoz ?

— « Dor an envou n'eo ket jarret
 « Mes goal-c'hrevus am euz pec'het ;
 « Rennet am euz eur fall vuez
 « Ha baillet douar ar barrez.

« Nag eürus oc'h, o pesketer,
 « Gant ho roued étal ar ster !
 « Guir eo n'o peuz arc'hant nag aour,
 « Mes nag œz eo calon ar paour.

Kender-Coz, courageux au possible, — Jamais par crainte de personne n'a encore fui : — Dix fois il a vu l'Oubli — Et la mère du Diable cherchant des remèdes.

— « Cher Monsieur, dit-il, qu'y a-t-il ? — Je croyais bien que vous aviez disparu ! — Pourquoi vous vois-je ce soir ? — Est-ce que le paradis serait fermé ? »

— La porte des cieux n'est pas fermée, — Mais très gravement j'ai péché ; — J'ai mené une mauvaise vie — Et pris à vil prix le terrain de la commune. »

Oh ! que vous êtes heureux, ô p'cheur — Avec votre filet sur le bord de la rivière. — Il est vrai que vous n'avez ni argent ni or, — Mais comme il est à l'aise le cœur du pauvre !

— « Aotrou Kergoat, lavarit d'in,
 « Pevare d'ho poaniou vo fin ?
 « Penos eus punz ar purgator
 « E heller dibrenn d'oc'h an nor.

— « Siouas d'in ! me zo en ifern
 « Lec'h e tevinn kig hag eskern,
 « Dre m'am euz laëret meur a zen
 « En tan e vinn da virviken. »

Ar c'homzou-se p'en deuz clevet,
 Job Kender-Coz a zo spontet :
 — « Tec'hit pell, en deuz lavaret,
 « Tec'hit pell ouzin, miliget. »

« Me n'am euz nag arc'hant nag aour,
 « Mes guell ganin chomm ato paour,
 « Guell eo but paourkez pesketer
 « Eget rosta gant Lucifer ! »

— Monsieur Kergoat, dites-moi, — Quand y aura-t-il fin à vos tourments ? — Comment du puits du purgatoire — On pourra vous ouvrir l'entrée.

— Hélas ! moi je suis en enfer — Où je brûlerai chair et os, — Pour avoir volé plusieurs personnes, — Dans le feu je demeurerai toujours. »

Ces paroles-là dès qu'il entend — Job Kender-Coz est frappé d'épouvante : — « Eloignez-vous, a-t-il dit, — Eloignez-vous de moi, maudit.

« Moi je n'ai ni argent ni or, — Mais il vaut mieux pour moi rester toujours pauvre, — Que de rôtir chez Lucifer ! »

« Primm'vel eur skeud da zeūn ar c'hoad
 « A scamp carr an aotrou Kergoat,
 « Ha peb tu d'han a strinke tan,
 « Tan var c'horré ha tan didan.

Eürus mil guech an dud leal
 A respet madou ar re all !
 Bezomp leal, ô Bretonned,
 Ha gant Doue vimp benniget.

J. M. MARTIN.

Léger comme une ombre, au fond du bois — Vole le carrosse de M. Kergoat; — Et de chaque côté sautait du feu, — Feu par-dessus, feu par-dessous. »

Heureux mille fois les gens honnêtes — Qui respectent le bien d'autrui ! — Soyons honnêtes, ô Bretons, — Et par Dieu nous serons bénis.

J. M. MARTIN.

MAMM AR C'HLOAREK

Ann noz a oa c'hoaz tenval pa teuaz euz ar ger
'Vit guelet hé mab Cloarec, ar vam dous ha tener,
Etreze santez Anna Patrounez Breiz-Izel
E kerze digant couraj,-ar veach oa hirr ha pell. —

Diouz Guiscri da Gimperlé ann henhou zo calet,
Ne gaver nemet toullou ha mein-guen hed a hed
Mes án deneredigez e gase ar vam vad.
De rei daou bok d'er c'hloarec- ('vit-hi hag 'vit he dad).

Eur panner pounar meurbed a zo scour euz he brec'h,
Ha dré ma kerz en henhou e pounara he bec'h.
Mes calon eur vam dener a zo crenv ha nerzus;
Eur zonj euz he mab caret hi lak de vut eurus.

LA MÈRE DU « CLOAREC »

La nuit était encore sombre quand elle vint — De la maison pour voir son fils étudiant, la mère douce — et tendre. Vers sainte Anne, patronne de la Basse-Bretagne, — Elle marchait avec courage, le voyage était fort long.

De Guiscriff à Quimperlé les routes sont dures, — On ne trouve que trous et cailloux blancs tout du long; — Mais la tendresse envoyait la bonne mère — Porter deux baisers au Cloarec (pour elle et pour son père).

Un panier fort lourd est suspendu à son bras, — Et à mesure qu'elle marche, sur les chemins, le fardeau augmente; — Mais le cœur d'une tendre mère est fort et courageux, — Le souvenir de son fils bien-aimé la rend heureuse.

Laret e ra doustadic d'ar zantès benniget :

« : Diouallit bars er bed-ma va c'hloarégic bepred,

« Groit ma vezin eun devez en em c'hoz-ni laouën

« En eur velet va mab kez laret an overen.

E kerric santez Anna, kentiz eo digouezet,

Dirac limach ar Vamm Vad eo guelet daoulinet :

« : Santez Anna, eme-z-hi, Santès Anna, mamm vad,

« Benniget va bugale, ha benniget hou zad.

« Groit eür zell a drugarez euz va c'hloarégic paour

« Pehani 'bars er scoulach n'en deuz argant nag aour.

« Digaset am euz d'ezhan ar pez guen diveza,

« Gant ar ré-all bars ar ger, n'en deuz chommet netra.

Mes eur vouez joaüs meurbéd n'euz stoket he diskouarn,

D'ezhi hé mab n'eur redek astenné he zaouarn :

« O va mamm gez !... o va mab !... hui zo eta azé !

Dru diouz hou daoulagad ann daëlou a rede.

Elle dit tout doucement à la sainte bénie — « : Gardez bien, dans ce monde-ci, mon petit Cloarec toujours ; — Faites que je sois un jour heureuse dans ma vieillesse — En voyant mon fils chéri dire la messe. »

Au petit village de Sainte-Anne aussitôt qu'elle est arrivée, — devant l'image de la bonne mère on la voit agenouillée : — « Sainte Anne, dit-elle, sainte Anne, bonne mère, — Bénissez mes enfants et bénissez leur père.

« Jetez un regard de pitié sur mon pauvre petit Cloarec — Qui au collège n'a ni argent ni or. — Je lui apporte la pièce blanche dernière, — Aux autres, à la maison, il ne reste plus rien. »

Mais une voix joyeuse a frappé ses oreilles, — Vers elle, son fils en causant, tendait les mains — « O mère chérie !... ô mon fils !... Tu es donc là ! » — Abondamment de leurs yeux les larmes coulaient.

Mil guech ha mil guech eürus, bugale Breiz-Izel
Hag en deuz 'vit ho c'harout eur vamm fur ha zantel;
Rac pedennou hor mammou e treid Santez Anna
E denn bepred 'var c'hanomp grasou bras er bed-ma.

J.-M. MARTIN.

Mille fois et mille fois heureux les enfants de la Bretagne — qui ont
pour les aimer, une mère sage et sainte — Car les prières de nos
mères, aux pieds de sainte Anne, — Attirent toujours sur nous de
grandes grâces en ce monde.

J.-M. MARTIN.

BRIZEUK E PARIZ

Kinniget dann Intron Mosher, Bretonesz Tramor.

« Allas ! mar tléan Breiz kuitât,
Me wélo leiz ma daou lagat.... »

Ar barz Brizeuk gomzé velzé :
Kuitet enn deuz Breiz goulskoudé,

Kuitet brumen griz ann odchou,
Evit dont var Pariz-Goulou !..

Mez ma vé pell diouz é gavell,
E galonn ioa é Breiz-Izel.

E kichenn ar Sékouann mélen,
Ar Scorff rédé var é délen.

Ann déro, roué ar c'hoajou braz,
ENN an égé déliou glaz.

BRIZEUX A PARIS

A Madame Mosher « Bretonesz Tramor. »

« Hélas ! si je dois quitter la Bretagne, j'aurai des larmes plein les yeux.

Ainsi parlait le barde Brizeux : pourtant il quitta la Bretagne.

Il quitta la brume grise des grèves pour aller vers la Ville-Lumière !...

Mais s'il était loin de son berceau, son cœur restait en Basse-Bretagne.

Près de la Seine aux ondes jaunes, le Scorff coulait sur sa harpe.

Le chêne, le roi des grands bois, agitait en lui ses feuillages verts.

Hibouda réa enn an ar mor
Al listri gant gwelliou digor.

Agenn é benn, agenn é greiz,
Soné, kané oll kléier Breiz :

Oll kléier Breiz oc'h sonn péré
Gant douz Mari é timézé. . .

* * *

Vel barz Brizeuk kuitet onn deuz
Onn lann bleuek déi onn deuz keuz.

Sétu péراك ni da gann pell,
Bro goz diank, bro Breiz-Izel,

Bro goz gavomp enndro ama,
Bro Monfort, bro Duchess Anna,

O kaéra bro, bro brézounek,
Bro ann Aotrou Brault karadek !¹

NINOC'H EUZ AR GARREK.

En lui murmurait la mer avec ses navires aux voiles ouvertes.
Et dans sa tête, et dans sa poitrine, sonnaient, chantaient, tous les clochers de Bretagne ;
Tous les clochers de Bretagne au son desquels il épousait sa douce Marie... .

* * *

Comme le bard Brizeux nous avons quitté la lande fleurie qui a nos regrets.

C'est pourquoi nous te chantons de loin, vieux pays absent, pays de Breiz-Izel,

Vieux pays que nous retrouvons ici, pays de Montfort, pays de la Duchesse Anne,

O cher pays, pays breton, pays de l'aimable Monsieur Brault !

NINOC'H EUZ AR GARREK.

1. Le maire de Montfort-l'Amaury s'appelle Brault.

TELEN MARZIN¹

Da Brizeuk.

I

Da belec'h it-hu evelhen,
Va bugel kaer, bléð melen ;
Da belec'h it-hú, er c'hoad don ? »

Ar bugel, hé zorn war galon,
A zel trô-war-drô, hag eur zon
'Barz ar gwé c'hoaz a lavaré :

« Hun, Marzin, beteg ar veuré ! »
Ann noz a nij war Mene-Bré,
A nij bepred — Du éo ann env.

LA HARPE DE MERLIN

A la mémoire de Brizeux.

I

« Où vas-tu donc ainsi, — Mon bel enfant, aux blonds cheveux ?
— Où vas-tu donc par le bois profond ? »

L'enfant, la main sur son cœur, — Regarde tout autour de lui :
un chant — Dans les arbres disait encore :

« Dors, Merlin, dors jusqu'au matin ! » — La nuit voltige sur la
montagne de Bré, — Voltige toujours. — Noir est le ciel.

1. Le *barde* qui écrivit ces vers n'est pas Breton : Il a vingt-quatre ans, né en 1869, à la Neuville-Vault, un petit village du Beauvaisis. Il a appris le Breton seul, avec quelques livres, par amour de notre langue et de notre pays. Quelle leçon à beaucoup il donne ! et quels remerciements ne devons-nous pas lui adresser ! C'est en lisant le *Barzas-Breiz* qu'il est devenu poète Breton, m'écrivit-il. Nos bardes l'accueilleront avec joie et si les puristes ont quelque chose à reprocher à sa langue, ils songeront qu'il n'est pas né en Breiz-Izel, et qu'il a travaillé sans maître. Pour nous, nous le saluons barde. Abalamour d'he galoun vad a zen, karet eo gant kalz a dud, enn hano Breiz. L. T.

II

Hoghen, staget ouz eunn derven,
 Ar bugel a wel eunn delen :
 « Da belec'h it-hu, va bugel? »

— « C'houi zô esperanz Breiz-Izel,
 Livirit d'in? » Hag ann avel
 A daôl ann delen d'ann douar.

Trist evel sklerder al loar,
 Tener evel ar vouez eur c'hoar,
 Euz ar c'herdi e sav eur c'han :

« Deuit da grog enn hi... buhan !
 Enn hi, ann ene ar Vrô-man ;
 Bezit ar Barz Nevez-Amzer :

Na spountit ked ! » Ar bugel kaer
 A zeu da dapout 'vel eul laer
 Ann delen aour, hep mouez enn bek. —

II

Cependant, suspendue à un chêne, — L'enfant aperçoit une harpe : — « Où vas-tu donc, mon enfant? »

« Toi, l'espérance de la Bretagne, — Dis-moi ? » Et le vent — Jette la harpe à terre.

Triste comme le clair de lune, — Tendre comme la voix d'une sœur, — Un chant vibre sur les cordes :

« Ramasse-la : Vite ! — Car c'est en elle que repose l'âme de ce pays ; — Sois le barde des temps nouveaux :

N'aie pas peur ! » Le bel enfant — S'approche et saisit, comme un voleur, — La harpe d'or, sans une parole.

Hag hen diouc'h tú, o tiredek,
 A glev eur zon dré al lannek,
 A glev eur zon a garantez,

Son plac'h hag ann delen iveau
 A zoné, koanta zonéurez!
 Klevit, klevit 'ta, Breiz-Izel!

III

Més marv éo bréman ar bugel;
 Kollet c'hoaz ann delen santel :
 Brizeuk, Brizeuk, livirit d'in?

Livirit d'in, mab a Varzin,
 Pé barz, goudé c'houi, pé brenin,
 Pé roué ar c'han a gavô

An Delen Breiz hag ann Derô?

PH. LEBESGUE.

Et, comme il s'enfuyait vite, — Voici qu'il entend un chant par la lande; — Voici qu'il entend un chant d'amour,

Chant de jeune fille, et la harpe aussi — Chantait, la belle chanteuse! — Écoute, écoute donc, ô Basse-Bretagne!

III

Hélas! il est mort maintenant le bel enfant; — Elle est perdue de nouveau la Harpe sainte! — Brizeux, Brizeux, oh! dites-moi,

Dites-moi, fils de Merlin, — Quel bardé après vous, quel prince, — Quel roi du chant trouvera

La Harpe de Breiz et le chêne?

PH. LEBESGUE.

SON AR MOR

Al loar a bare er gwabren
'Uz d'ar mōr don ;
Eur barz, a ziwar an deven,
'Ganaz eur zōn.

— Na petra lerez-te, o mōr,
'Neur hir-drouzañ ?
Da glemm a voubou hep didor
'Vel tronn an hañ.

Da dāl 'grizez gant roufennou :
Al loar arc'hant
'Ra lintra warne lufrennou
Dre gant ha kant.

'Emeuz aon, ec'h eo ouz Doué
Sevez soroc'h,
Dre laraz : « 'C'hi beteg aze,
N'i ket pelloch ! »

La lune brillait dans la nue — Au-dessus de la mer profonde ; —
Un barde, du haut de la falaise, — Chanta une sône.

— Que dis-tu, ô mer, — Quand tu fais du bruit longuement ?
— Ta plainte murmure sans trêve — Comme le bruit de l'air en été.

Ton front, tu le plisses de rides : — La lune d'argent — Fait miroiter sur elles des facettes brillantes — Par cent et cent.

Je le crains, c'est contre Dieu — Que tu élèves un grondement, —
Parce qu'il a dit : « Tu iras jusque là, — Tu n'iras pas plus loin ! »

Pe gentoc'h ha n'e ket mab-den
 A c'hourdrouzez,
 Pa gred hen ouzid te gouren
 'N e follentez ?

Da dems-spered zo froudennuz
 A leverer :
 Hirie sioul, arc'hoaz stourniuz
 Ouz ar morer.

Gwall-gompez out es tiavez
 Gant da liv glaz,
 Hag, en es kreiz, kalon rañklez
 Oc'h heta glaz,

Glaz ha maro ha penseou
 Didrugare,
 Pa fell d'id c'houeza da goummou
 Ha mont en goue.

Gwir skeuden emoud-te, o mör,
 Euz ene 'n den,
 'Dal m'eo zerret outan an or
 Euz an Eden.

Ou plutôt n'est-ce pas l'homme — Que tu menaces, — Parce qu'il
 ose lui lutter contre toi — Dans sa folie ?

Ton caractère est capricieux — A ce que l'on dit : — Aujourd'hui
 calme, demain tempétueux — Contre le marin.

Bien unie tu es dans ton extérieur — Avec ta couleur d'azur, —
 Et, dans ton milieu, un cœur insatiable — Qui désire coup ;

Coup et mort et naufrages, — Impitoyables, — Quand il te plaît de
 gonfler tes flots — Et de te mettre dans une fureur sauvage.

Tu es la vraie image, ô mer, — De l'âme de l'homme, — Depuis
 que lui a été fermée la porte — De l'Eden.

Gwech peuc'huz 'veldout ma ene
 Sked 'n e donder,
 'Vel da zrem, ar beurvavante
 Euz e Grouer;

Gwech all ouz kourventen savet
 Diwar bed foll
 'Lusk-dilusk ma c'halon losket,
 'Vel koum diroll.

Nag out en peuc'h, o mōr, fenoz !
 'Dan an nevou,
 Lak da bara ennout bennoz
 Euz an Aotrou.

O ma ene, ra vi bepred
 'Veltan hirie,
 O tiskouez, en e splander, sked
 Bennoz Doué ! —

Tantôt paisible comme toimon âme — Reflète dans sa profondeur, —
 Comme ta face, l'infinie beauté — De son créateur.

Tantôt au tourbillon de vent qui s'est levé — De dessus le monde
 fou — S'agit de côté et d'autre mon cœur malade, — Comme un flot
 démonté.

O que tu es en paix ce soir, ô mer ! — Sous les cieux, — Qui font
 briller en toi la bénédiction — Du Seigneur.

O mon âme, sois toujours — Comme elle aujourd'hui — Montrant
 dans son éclat le reflet — De la bénédiction divine ! —

TREFEDIG.

DISTRO AR SKOLAER

Ton : Evnig a gân.

Setu an dë kaër o tonnet
E c'hellin da Wiskri monnet,
Setu o tonnet an dë kaër
Ma c'hin alkent laouen d'ar ger.

D'an en̄v pa bign an alc'huëder,
He gan a zo dous ha seder.;
Ma c'halon zo c'hoaz sederoc'h
Pa-z añn, kerent, etrezek-oc'h.

Dour a fell d'ar peskedigou,
Ar lapouz a gar an envou,
Ha ma c'halon gant levenez
A gar ma zad ha ma mam gez.

RETOUR DE L'ÉCOLIER

Voici venir le beau jour, où je pourrai retourner à Guiscriff ; voici venir le beau jour, où joyeux je reverrai ma maison.

Au ciel quand monte l'alouette, son chant est doux et gai ; mon cœur est encore plus gai, quand je vais vers vous, chers parents.

C'est l'eau qu'il faut aux petits poissons ; — L'oiseau aime les cieux, Et mon cœur avec allégresse recherche mon père et ma mère chérie.

Ar gliz a ra vad d'ar c'hlazen,
 An hèol a zigor ar rozen ; —
 Hag ar guel demeuz ma breudeur
 A ra d'in tridal gant bôneur.

Piou a hellf   d'in-me laret
 Pegen koant eo ma c'hoarezed ? —
 Ken dinam int hag an El guen
 Laket gant Doue d'ho difenn.

Evnig a glevan   dreist ma fenn,
 O kana war veg an derven, —
 Asten, skanvik, da ziouaskel
 Ha nij etrezek Breiz-Izel.

E Sant-Vaude pa vi erru
 Beteg ti ma zad nij doustu,
 Ha pa vi digouet barz ar porz,
 Chom er ween-ber, korn al liorz.

La rosée rafraîchit le gazon ; le soleil ´épanouit la rose ; Et la vue
 de mes frères me fait tressaillir de bonheur.

Qui pourrait me dire combien gentilles sont mes s  eurs ? — Elles
 sont aussi pures que l'ange blanc commis par Dieu ´  leur garde. —

Petit oiseau que j'entends sur ma tête, chanter au haut du chêne,
 Déploie léger tes deux ailes et vole vers la Basse-Bretagne. —

A Saint-Maud   quand tu seras, vers la maison de mon père vole
 aussitôt ; et, arrivé dans la cour, arrête-toi sur le poirier au coin
 du courtile.

Eno, uhel war eur bodik,
Distag da vraoikan zônik,
Ha d'an holl o vont e-biou kàñ :
« Erru è Yan, Erru è Yan ! »

YAN JELVEST.

Là, perché sur une branche, lance ta plus jolie chanson, et à tous ceux qui passeront chante : Il arrive, Jean ! Il arrive, Jean !
